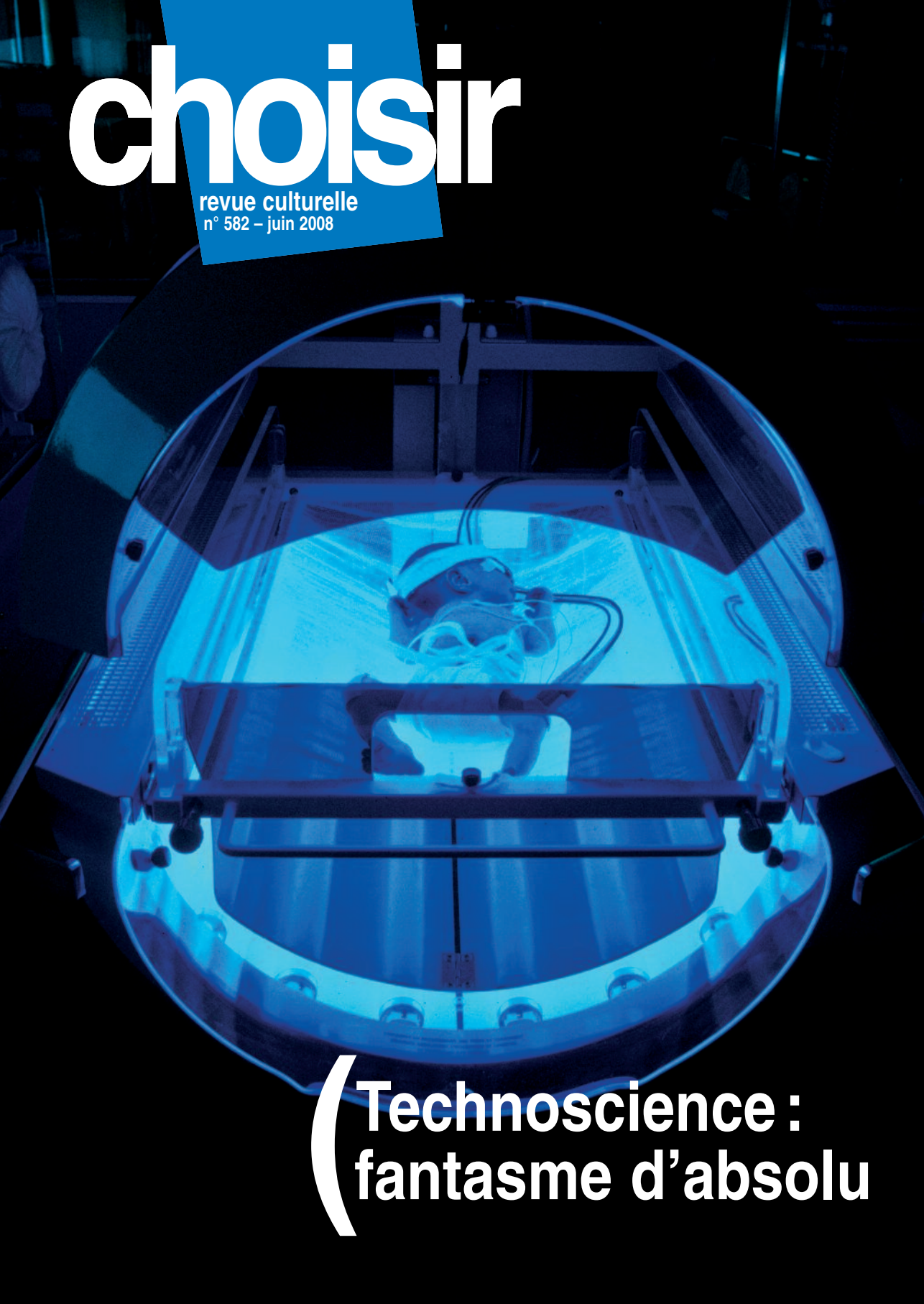


choisir

revue culturelle
n° 582 – juin 2008



(Technoscience :
fantasme d'absolu



*Seigneur Jésus,
donne-nous cette sagesse
qui juge de haut,
qui prévoit de loin.*

*Donne-nous ton Esprit
qui laisse tomber l'insignifiant
en faveur de l'essentiel.*

*En face des tâches et des obstacles,
apprends-nous à ne pas nous troubler,
à ne pas nous agiter,
mais à chercher dans la foi
ta volonté éternelle.*

*Donne-nous l'activité calme
qui sait envelopper d'un seul regard
tout l'ensemble de nos tâches.*

*Aide-nous à accepter
paisiblement les contradictions,
à y chercher ton regard et à le suivre.
Evite-nous l'émiettement dans le désordre,
la confusion du péché.
Mais donne-nous de tout aimer
en liaison avec Toi.*

*O Jésus, ô Père, ô Esprit-Saint,
sources de l'être, unissez-vous à nous
et à tout ce qui va dans le sens
de l'éternité et de la joie.*

Jacques Loew



choisir

n° 582 - juin 2008

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

Adresse

rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge (Genève)

Administration et abonnements

Geneviève Rosset-Joye
tél. 022 827 46 76
administration@choisir.ch

Direction

Pierre Emonet s.j.

Rédaction

Lucienne Bittar, rédactrice en chef
Jacqueline Huppi, secrétaire
Stjepan Kusar, collaborateur

tél. 022 827 46 75
fax 022 827 46 70
redaction@choisir.ch
Internet : www.choisir.ch

Conseil de rédaction

Louis Christiaens s.j.
Joseph Hug s.j.
Jean-Bernard Livio s.j.
Luc Ruedin s.j.

Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina
rue du Scex 34 • 1950 Sion
tél. 027 322 14 60

Cedofor

Marie-Thérèse Bouchardy
Axelle Dos Ghali
Stjepan Kusar

Abonnements

1 an : FS 95.-
Etudiants, apprentis, AVS, AI : FS 65.-
CCP : 12-413-1 «choisir»
Pour l'étranger : FS 100.-
par avion : FS 105.-
€ : 66.- ; par avion : € 70.-
Prix au numéro : FS 9.-

choisir = ISSN 0009-4994

Illustrations

Couverture : Pascal Deloche/GODONG
p. 7 : Philippe Lissac/GODONG
p. 12 : Pierre Pittet
p. 14 : Alessia Giuliani/CP/CIRIC
p. 19 : Marie-Thérèse Bouchardy
p. 31 : MK2
p. 34 : Pascal Victor - ArtComArt

Les titres et intertitres sont de la rédaction

sommaire

Editorial	2
L'espace de la liberté <i>par Luc Ruedin</i>	
Actuel	4
Spiritualité	8
Pièges et forces de l'imagination <i>par Bruno Fuglistaller</i>	
Spiritualité	9
Jacques Loew, un guide pour le XXI ^e siècle <i>par Georges Convert</i>	
Eglise	13
Créativité dans la tradition. Une interview d'Adolfo Nicolàs s.j. <i>par Tomasz Kot et Jan Koenot</i>	
Sciences	18
De l'animal à l'homme : des frontières poreuses <i>par Eric Charmetant</i>	
Sciences	23
La robotique, une vision du monde en œuvre <i>par Daniela Cerqui</i>	
Philosophie	27
La nouvelle Trinité : technique, science et économie <i>par Jan Marejko</i>	
Cinéma	31
Maisons de famille <i>par Guy-Th. Bedouelle</i>	
Théâtre	33
Le miroir des illusions <i>par Valérie Bory</i>	
Lettres	36
Le corps déchiré d'Orphée : Pasolini <i>par Gérard Joulié</i>	
Livres ouverts	40
Chronique	44
Dis-moi que tu m'aimes <i>par Gladys Théodoloz</i>	

L'espace de la liberté

Nul n'échappe à l'événement. Qu'on le veuille ou non, l'Euro 2008 frappe à notre porte et s'invite chez nous. Cette opération de distraction massive utilise tous les moyens technologiques - téléviseur haute définition, ordinateur, téléphone portable, etc. - pour répondre aux besoins des supporters angoissés à l'idée de manquer un seul match de leur équipe favorite. L'écran est omniprésent : confortablement installé chez soi ou au café devant le téléviseur, au bureau, dans le bus, au coin de la rue, entre deux portes. Au-delà du plaisir de vibrer aux exploits sportifs des stars du ballon rond, il est légitime de prendre quelque distance critique pour ne pas se laisser entraîner dans la tourmente médiatique.

Dans notre monde libéral et individualiste, la technique dessert souvent l'humain en le réduisant à ses besoins matériels. Elle aggrave son isolement en l'éloignant de son environnement communautaire. En créant des besoins de plus en plus ciblés qu'elle satisfait immédiatement, elle perfectionne en l'homme le consommateur avide. Une fois de plus, elle lui promet un eldorado éphémère et illusoire. Participez virtuellement à la grand-messe du football et vous accédez au paradis perdu ! Comblé, l'Eurosapiens 2008 atteint la « perfection du consumérisme » : pouvoir consommer sans attendre l'objet de sa convoitise, par la magie de la technique.

Jusqu'à en oublier l'essentiel... Science et technique sans conscience ne sont que ruine de l'âme. A quelles finalités est donc orientée la révolution technologique et numérique ? La vision du monde moderne promeut la croyance au progrès et à la perfectibilité de l'homme, et aujourd'hui la technoscience donne l'illusion de créer et maîtriser la vie !¹ Elle ne répond pourtant pas au désir de transcendance qui travaille le cœur de l'homme. L'Infini, qu'il le veuille ou non, l'appelle. Les grands espaces qui effrayaient Pascal sont certes mieux explorés et ont délivré une partie de leurs énigmes à l'homme du XXI^e siècle. Le Mystère n'a pourtant cessé, pour le meilleur et pour le pire, d'aspirer l'homme à se dépasser, à se perfectionner, à se transformer.

Comme le soulignait déjà Bergson en 1907 dans L'évolution créatrice, ce désir est un des signes qui différencient l'homme de l'animal. Il fait passer du limité à l'illimité, du fermé à l'ouvert, de la conscience murée en ses automatismes à la liberté. Si la porosité des frontières les rapproche jusqu'à la confusion, la spécificité de l'humain est bien dans cet excès quantitatif - davantage de langage, de techniques, de sociabilité - qui de fait est un saut qualitatif. Il donne à l'homme de créer un monde plutôt que d'y être soumis. Ce discontinu dans la continuité du règne animal, cet espace qui rompt les automatismes s'acquiert. Il est le lieu où advient notre liberté. En lui se déploie notre désir et s'accomplit notre humanité.

Conscient d'être créé à l'image et à la ressemblance de Dieu, le chrétien est invité à déployer sa liberté pour accueillir inconditionnellement l'autre. Sa sociabilité est appelée à être transformée en communion à l'image du « Dieu Trinité qui est relation en lui-même et qui oriente le vivant vers l'ultrasocialité ».²

Alors, pourquoi ne pas créer pendant ces trois semaines de l'Euro 2008 une communauté hospitalière ? Par-delà les légitimes plaisirs sportifs, au-delà des dépendances désordonnées et des agressivités partisans et destructrices, invitons les adversaires du jour pour vibrer fraternellement ensemble...

Luc Ruedin s.j.



1 • Cf. Daniela Cerqui, *La robotique*, pp. 23-26 de ce numéro.
2 • In Eric Charmetant, *De l'animal à l'homme*, p. 22 de ce numéro.

■ Info

Vatican : énergie solaire

Des centaines de panneaux solaires seront installés au cours de l'été 2008 sur le gigantesque toit de la salle Paul VI, dans la Cité du Vatican. Le chauffage, la climatisation et l'éclairage de cette salle ne seront plus alimentés par l'électricité de la ville de Rome mais par l'énergie solaire accumulée par les cellules photovoltaïques installées sur son toit. Une initiative qui reflète la sensibilité écologique de Benoît XVI.

■ Info

Une Espagne plus laïque

Maria Fernandez de la Vega, Première vice-présidente du gouvernement espagnol, a annoncé le 7 mai un projet de réforme de la Loi sur les libertés religieuses. Son but est de progresser dans la voie de la laïcité de la Constitution espagnole et de reconnaître les droits des agnostiques. Le gouvernement Zapatero veut tenir compte du « pluralisme religieux qui caractérise l'Espagne d'aujourd'hui » et mettre sur un pied de plus grande égalité l'Eglise catholique avec les autres grandes religions, a indiqué Mme de la Vega.

L'Eglise catholique espagnole demeure en effet très influente dans ce pays qui se dit catholique à 80 % et pratiquant à près de 40 %. Elle reçoit chaque année 4 milliards d'euros de l'Etat espagnol, contre 5 millions pour les autres religions. Ainsi, selon le quotidien *El País*, malgré la loi de 1992 garantissant une relative égalité entre les différentes religions, les quelque trois millions de fidèles d'autres religions ne bénéficient toujours pas vraiment des mêmes droits que les catholiques. Le gouvernement

socialiste espagnol va donc reconsidérer les liens qui unissent l'Etat espagnol et l'Eglise catholique.

Federico Trillo, porte-parole du Parti populaire (PP), parti conservateur de droite, a fait part de son opposition à ce projet de loi. (Apic)

■ Opinions

Humanae vitae

Il y a 40 ans, le 25 juillet 1968, le pape Paul VI publiait l'encyclique *Humanae vitae* sur le mariage et la régulation des naissances, dénonçant toute méthode artificielle de contraception. Le texte plongea l'Eglise dans une profonde crise. Un peu partout dans le monde, des conférences épiscopales essayèrent d'adoucir son caractère contraignant en mettant l'accent sur la primauté de la liberté de conscience individuelle.

L'agence Apic a posé à ce sujet quatre questions identiques à des personnalités suisses du monde de l'Eglise. Voici leurs réponses à la première d'entre elles, à savoir : « Quels sont les aspects positifs de l'encyclique ? »

Abbé François-Xavier Amherdt, professeur de théologie pastorale à l'Université de Fribourg : « A certains égards, l'encyclique *Humanae vitae* est "écologique" et respectueuse de la nature, au sens qu'elle met l'accent sur l'observation des cycles naturels comme méthode préconisée de régulation des naissances. Ensuite, elle insiste sur le droit (et le devoir) de tout couple à maîtriser sa fécondité. Elle encourage une très haute considération pour la grandeur et la beauté de la sexualité au service de l'épanouissement de l'amour des conjoints. Enfin, l'application des méthodes naturelles qu'elle recommande implique un dialogue régulier des époux au

sujet de leur vie intime et favorise le respect du corps et de toute la personne de la femme dans son rythme spécifique. »

François-Xavier Putallaz, professeur de philosophie et membre de la Commission de bioéthique de la Conférence des évêques suisses : « Ce qui est bouleversant dans *Humanae vitae*, c'est la juste conception de l'être humain qu'elle promeut. De manière profonde et sans détour, mais avec finesse, l'encyclique souligne l'unité de l'être humain : celui-ci n'est pas un puzzle, ni un être pulvérisé, mais une totalité qui, lorsqu'il agit, s'engage totalement. Pour cette raison, l'amour humain est d'emblée reconnu dans la juste perspective de sa grandeur : un don de soi, où aimer l'autre consiste à l'aimer pour lui-même. Quand on aime quelqu'un, ne lui offre-t-on pas ce qu'on a de plus précieux ? C'est-à-dire soi-même ? L'amour humain vrai est donc un don total, de toute la personne dans ses dimensions à la fois corporelle, affective et spirituelle. »

Maryse Durrer, ancienne membre du comité central de la Ligue suisse des femmes catholiques : « Aucun, si l'on met en regard les dégâts causés. Je pense toutefois que *Humanae vitae* aura permis à quelques-uns de mûrir leur attitude face à la transmission et l'accueil de la vie. Mais à quel prix ? L'Eglise devrait amorcer un vaste débat sur tout ce qui concerne la vie. Comment l'accueillir dans une société de plus en plus individualiste ? Comment assurer des conditions de vie digne, aussi bien physiques, que morales et spirituelles pour chacun. Comment aborder la fin de vie ? Peut-on se limiter à dire que la vie est un don de Dieu et que lui seul peut la reprendre, sans avoir une vaste discussion sur ce que cela implique ?

■ Info

Corruption et pays riches

Les pays riches sont les vrais bénéficiaires du boom de la corruption internationale, qui appauvrit encore plus les pauvres du monde. C'est ce qui ressort d'une étude publiée en avril par l'Eglise unie d'Australie (UCA), intitulée *From Corruption to Good Governance* (De la corruption à la bonne gouvernance).

La publication de l'UCA indique que la corruption au niveau mondial est un secteur pesant environ mille milliards de dollars, les paradis fiscaux internationaux étant responsables de quelque 225 milliards de dollars de manque à gagner en impôts dans le monde. L'étude en appelle à lutter par tous les moyens contre ces enclaves qui, selon elle, permettent aux personnes et aux entreprises riches de prospérer aux dépens des pauvres.

Mark Zirnsak, co-auteur du rapport, a déclaré à l'agence *ENI* que contrairement aux idées reçues, ce ne sont pas toujours les pays pauvres qui sont les plus corrompus. « Certains pays riches encouragent activement la corruption, la récompensent et cherchent à en profiter. Les riches sont des acteurs secrets et généralement discrets dans le jeu mondial de la corruption, et pourtant ils en ressortent toujours vainqueurs ».

L'étude cite les critiques émises par l'OCDE à l'encontre du gouvernement britannique. Celui-ci a omis de prendre des mesures contre la corruption, à cause des éventuelles conséquences que cela pourrait avoir sur l'économie du Royaume-Uni ou sur ses relations avec d'autres Etats. Aucune entreprise britannique n'a fait l'objet de poursuites pour avoir corrompu un représentant de l'Etat dans un pays en développement. (Apic)

■ Info

Inde : lois anti-conversion

Ces dernières années, six Etats de l'Inde ont adopté des lois anti-conversion interdisant toute conversion par le biais « d'une contrainte, d'une imposture ou d'avantages financiers ». Le Madhya Pradesh et le Chhattisgarh, des Etats dirigés par le Bharatiya Janata Party (BJP, Parti du peuple indien), obligent les gens à obtenir une permission du gouvernement pour changer de religion. Les conversions vers l'hindouisme ont toutefois été exemptées de cette obligation.

Aujourd'hui, un nouveau projet de loi anti-conversion inquiète les communautés chrétiennes. Le 20 mars dernier, le gouvernement du Rajasthan, issu du BJP, a déposé le *Rajasthan Dharma Swatantrya Bill 2008* (loi sur la liberté de religion), afin d'empêcher les conversions « forcées ou obtenues en échange de subsides financiers ». Il s'agit de la seconde tentative du parti nationaliste hindou d'imposer une telle loi, explique *Eglises d'Asie*, la première ayant eut lieu en 2006.

« Ce nouveau projet est encore plus contraignant que celui de 2006 car il introduit une référence aux institutions privées », a déclaré Mgr Oswald Lewis, évêque de Jaipur, la capitale du Rajasthan. Un nouvel alinéa menace de priver de personnalité juridique toute institution privée ou association qui serait impliquée dans des activités de conversion ou qui utiliserait ou « envisagerait d'utiliser » ses ressources financières à des fins visant à convertir. Pour P.C. Vyas, ancien président de la Commission pour l'enseignement secondaire de l'Etat, ce projet vise à fermer les institutions éducatives chrétiennes du Rajasthan. « Une fois ces institutions de qualité fermées,

les organisations nationalistes hindoues seront à même de mener à bien leurs actions en propageant leur philosophie de suprématie hindoue par le biais de l'éducation », a-t-il expliqué.

L'Etat indien a déjà réagi. La Commission nationale des minorités, un organisme autonome constitué par le gouvernement du pays, a mis en place un comité afin d'enquêter sur la validité constitutionnelle de lois anti-conversion. « La liberté de religion est un droit fondamental et l'Etat ne peut pas placer d'obstacles à l'exercice de ce droit », a déclaré Mohamed Shafi Qureshi, président de la Commission, à l'agence *Eni*.

■ Info

Paix en Palestine et Israël : action des Eglises

L'Action internationale des Eglises pour la paix en Palestine et en Israël, organisée sous les auspices du Conseil œcuménique des Eglises (COE), se déroule en ce moment pour la troisième année consécutive. En cette année qui marque le 60^e anniversaire de la partition de la Palestine et la création de l'Etat d'Israël, le message commun pour la semaine d'action (4 au 10 juin) affirme : « Il est temps pour les Palestiniens et les Israéliens de partager une paix juste. » Il demande l'égalité des droits entre les deux parties au conflit et la fin de la discrimination, de la ségrégation et de la restriction des mouvements.

« Il est encourageant de voir tant d'Eglises prendre position ensemble en faveur de la paix », a déclaré le 15 mai le pasteur Samuel Kobia, secrétaire général du COE. Depuis trois ans, l'intérêt porté à la semaine augmente régulièrement. Des Eglises d'Allemagne, d'Irlande, du Sri Lanka et de Hongrie, ainsi

que l'ONG chrétienne World Vision International, participent pour la première fois à la manifestation.

Parmi les activités inscrites au programme, figurent des réunions entre les Eglises et leurs gouvernements, l'envoi de lettres par des enfants philippins frappés par la violence à des enfants palestiniens, et surtout la *Prière de Jérusalem* récitée le 8 juin. Elle demande à Dieu d'envoyer « des dirigeants politiques prêts à consacrer leur vie à l'établissement d'une paix juste entre leurs peuples » et de leur donner « le courage de signer un traité de paix qui accorde la liberté aux Palestiniens, donne la sécurité aux Israéliens et nous libère tous de la peur ».

Selon Yusef Daher, du Centre Inter-Eglises de Jérusalem, cette initiative permet de créer dans les communautés chrétiennes locales un sentiment de connexion avec d'autres Eglises : « L'action des Eglises du monde encourage les Eglises locales dans leur lutte pour la liberté et la dignité humaine. Elle nous encourage aussi à en faire davantage au niveau local. » (WCC médias)

■ Info

Irak : enfants en prison

La situation est « intolérable » pour les enfants et les adolescents en Irak, où au moins 1500 mineurs sont emprisonnés dans des conditions difficiles. Parmi eux, 500 se trouvent dans des centres de détention militaire américains. Telle est la dénonciation formulée par Radhika Coomaraswamy, représentante spéciale du Secrétaire général de l'ONU pour les enfants en situation de conflit armé. D'après ce rapport destiné à la Commission des droits de l'enfant de l'ONU, « depuis 2002, les Etats-Unis ont

détenu environ 2500 individus âgés de moins de 18 ans au moment de leur capture ». Il y a même des enfants de 10 ans, dans des cellules bondées, qui ne peuvent pas consulter un avocat.

■ Info

Travail des enfants

Des centaines de millions d'enfants à travers le monde sont astreints au travail, en violation de leurs droits à la liberté, à l'éducation, à la santé et aux loisirs. Parmi eux, plus de la moitié sont exposés aux pires formes de travail, comme œuvrer dans un environnement dangereux ou dans des activités illicites (trafic de drogue, prostitution, conflits armés), ou même à l'esclavage.

Depuis 2002, le 12 juin a été décrété par l'Organisation internationale du travail (OIT) Journée mondiale contre le travail des enfants. Le mouvement mondial contre le travail des enfants est en pleine expansion, comme le démontre le nombre important de ratifications des conventions de l'OIT sur les pires formes de travail des enfants et sur l'âge minimum à l'emploi.

Fabrication de briques, Inde 1992



Pièges et forces de l'imagination

Il nous arrive de croiser quelqu'un dans la rue et que ce visage, cette démarche nous rappellent une personne que l'on n'a pas vue depuis de nombreuses années. « Mais c'est lui !... » L'autre pourtant ne semble pas nous situer. Du coup, on n'est plus si sûr... L'imagination cependant poursuit son travail sans que nous puissions nous défaire de la première impression. Parfois on se fait même tout un cinéma sur les raisons (projetées) du comportement de cette connaissance que l'on croit identifier : « Pourquoi ne réagit-il pas ? est-ce vraiment lui ?... » La personne en question, quant à elle, a déjà poursuivi son chemin et on reste planté là, un peu perdu.

Face à ce genre d'expérience, je suis toujours surpris par la force de l'imagination. Elle peut nous stimuler formidablement ou nous jouer des tours. Elle permet de nous préparer à certaines situations, d'anticiper des difficultés pour mieux les affronter, et d'autres fois, elle fait tout le contraire, nous laissant nous perdre dans des réflexions qui n'aboutissent à rien. Pourquoi nous aide-t-elle à certains moments et nous dissipe-t-elle à d'autres ?

Il me semble que tout dépend de ce pour quoi j'utilise mon imagination. Si mon objectif est de mieux appréhender le réel, par exemple en préparant une rencontre qui va avoir lieu ou une activité qu'il me faudra accomplir, elle se révèle très stimulante. Si au contraire mon but est de fuir la réalité, elle peut m'amener à me détacher de

tout ce qui m'entoure. La différence entre les deux est l'implication dans la réalité, avec sa complexité et ses nuances. La rêverie, en effet, ne se soucie ni de nuances, ni de complexité ; elle porte sa finalité en elle-même.

Dans les Exercices spirituels, au début de chaque temps de prière, Ignace invite à imaginer le lieu visible (une montagne, un bord de route, etc.) ou une situation spirituelle. Ainsi l'imagination facilite la rencontre avec Dieu et, par cette « disposition », est comme évangélisée.

Ce qui est vrai dans la vie de prière, l'est aussi dans la vie « ordinaire ». Si nous laissons notre imagination nous diriger, il est fort probable qu'elle nous jouera des tours, parfois amusants, parfois beaucoup moins. Mais si nous l'utilisons pour nous aider à mieux prendre la réalité à bras-le-corps, en envisageant nos rencontres et nos activités dans leur finesse, tout en les confiant à Dieu, elle se révèlera un outil formidable pour vivre mieux ancrés dans la réalité. Bien sûr, cela demande un apprentissage et un discernement, au début peut-être un peu laborieux, mais ô combien enrichissants !

Bruno Fuglistaller s.j.

Jacques Loew

Un guide pour le XXI^e siècle

●●● **Georges Convert**, Montréal

Ancien prêtre-ouvrier de la Mission Saints-Pierre-et-Paul,
accompagnateur au Relais Mont-Royal¹

Jacques Loew (1908-1999) se convertit de l'athéisme à la foi à l'âge de 24 ans, alors que sa vie lui paraissait dépourvue de sens. Il ne cessa par la suite de symboliser cette conversion par son émerveillement devant la neige. La perfection de ces cristaux si divers, si parfaits, si fragiles fut pour lui le signe d'une intelligence, d'une beauté présentes derrière chacun d'eux : « Cette intuition me disait que le monde et moi-même n'étions pas comme un amas de poussière rassemblé par hasard. C'était comme une main que l'on saisit dans la nuit et dont on ne sait à qui elle appartient, mais elle est certitude d'une présence. »²

Malgré le mal omniprésent, la capacité d'émerveillement lui apparaissait comme ce qui peut nous délivrer du désespoir. La bonté serait finalement la plus forte. On ne s'étonnera donc pas que François d'Assise ait fortement influé sur son cheminement. Ce « cosmonaute du regard spirituel » exerce aujourd'hui en-

core un attrait pour de nombreux jeunes qui se tournent vers des spiritualités où la nature est très présente et qui retrouvent par elle le sens du sacré.

Devenu dominicain, puis docker sur les quais de Marseille, Jacques partagea ce sens de l'émerveillement avec les gens de sa paroisse en les initiant à l'observation de l'infiniment petit, à la recherche de fossiles, à la contemplation des étoiles : « Ces hommes et ces femmes regardant un coquelicot trouvaient un regard ancestral (ils étaient des terriens d'origine) qui leur permettait de rejoindre Dieu. »³

L'importance de l'intelligence

A l'émerveillement qui aurait pu n'être que sentimental, Jacques joignit l'intelligence. « Les mariages d'amour avec Dieu, disait-il, risquent d'être éphémères s'ils ne sont pas soutenus par un mariage de raison, c'est-à-dire par les raisons de croire. »⁴

C'est dans l'étude de Thomas d'Aquin qu'il découvrit l'importance de l'intelligence dans la démarche de foi. Thomas n'ignore pas les limites de l'intelligence (il ne s'agit pas de prouver l'existence de Dieu), mais « il pousse l'intelligence aussi loin que possible dans le domaine de la foi, laissant toujours une immense

Bien des chercheurs de sens, croyants en Dieu ou humanistes, gagneraient à s'intéresser aux écrits de Jacques Loew, dont on fêtera en août les 100 ans de la naissance. Ils trouveraient des réponses à leurs questions actuelles dans sa spiritualité fortement marquée par un constant émerveillement face à l'immensité de l'Univers, par la connaissance de Jésus et de son message de fraternité universelle, et par son engagement pour une plus grande justice sociale et pour la survie de notre terre.

1 • Un centre spirituel et culturel animé par des chrétiens de 20 à 40 ans. (n.d.l.r.)

2 • **Dominique Xardel**, *Jacques Loew. Le bonheur d'être homme*, Centurion, Paris 1988, p. 21. Sauf exceptions, toutes les citations de cet article sont extraites de ce livre d'entretiens.

3 • p. 210.

4 • p. 79.

marge blanche pour y ménager la zone du mystère impénétrable de Dieu. Pour Thomas d'Aquin, Dieu est Celui dont on peut dire "ce qu'il n'est pas", plutôt que "ce qu'il est". »⁵

Jacques aimait citer le physicien Albert Einstein : « Vous trouverez curieux que je considère la compréhensibilité du monde comme un miracle ou comme un éternel mystère. Mais *a priori* on devrait s'attendre à un monde chaotique. Or ce monde est saisissable par notre intelligence ordonnatrice. Même si les axiomes de la théorie de la gravitation universelle sont posés par l'homme, le succès d'une telle entreprise suppose un ordre d'un haut degré du monde qu'on n'était *a priori* nullement autorisé à attendre. C'est cela le miracle qui se fortifie de plus en plus avec le développement de nos connaissances. »⁶

Jacques sera interrogé toute sa vie par les fulgurantes découvertes scientifiques : « Parce que je suis homme à l'écoute des scientifiques, je trouve approfondies et amplifiées mes racines humaines jusqu'à ma mère primitive, l'algue bleue. Je me sens, je me sais, fils des étoiles qui engendrèrent dans leur brasier atomes et molécules. Je vis en communion physique avec le cosmos. »⁷

Mais les innombrables progrès scientifiques du XX^e siècle bouleverseront profondément le cheminement spirituel de Jacques Loew. En 1995, il constatait : « Le monde a changé davantage dans cette fin de siècle qu'en deux mille ans. Ses dimensions ont explosé. Comme on parle de l'âge de la pierre polie, puis de l'âge du bronze et du fer, nous sommes entrés dans une ère nouvelle. »⁸

A l'approche de ses 90 ans, il vécut une angoisse semblable à celle que Thérèse de Lisieux avait connue peu avant sa mort. Sur ce drame intérieur, il ne laissa que de simples notes personnelles : « Devant les agrandissements de l'Uni-

vers (temps, espace), changer notre regard. Bref, au lieu d'un parcours autoroute (ou d'un tarmac solide), une aventure d'exploration et l'appel à sauter en parachute sans savoir même si l'on a un parachute : Dieu inconnu, inconnaissable, ni bouche-trou ni consolateur, Dieu l'interrogation sans réponse. »

Faut-il s'étonner de cette période de doute chez un homme dont la vie spirituelle fut si pleine de certitudes ? La rencontre de Dieu ne se fait pas au bout d'un raisonnement logique. Elle est une rencontre d'amour, un acte de foi surmontant les doutes.

De Jésus à Dieu

Jacques pensait qu'il fallait mettre nos contemporains en recherche de spiritualité, en présence d'une personne, référence pour leur vie : Jésus. La foi chrétienne est avant tout une rencontre de la personne de Jésus. Une rencontre d'amour qui se réalise peu à peu à travers l'Evangile. « S'il fallait donner une priorité pour le chrétien, et peut-être une priorité dans les années qui viennent pour la chrétienté qui se fonde, il me semble qu'il faudrait situer au premier plan le temps de la Parole. »⁹

La Parole de Jésus lue, écoutée, méditée, mâchée à longueur de journée, mais aussi mise en pratique dans une communauté où l'Esprit de Jésus nous engendre en fils et filles du Père Eternel. Le chrétien doit prendre à la lettre la réplique de Jésus à sa famille de

5 • p. 261.

6 • p. 201.

7 • p. 325.

8 • Revue *Nouveau Dialogue* n° 104, mars-avril 1995.

9 • *Comme s'il voyait l'invisible*, Cerf, Paris 1964, p. 216.

sang : « Ma mère et mes frères, ce sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et la mettent en pratique » (Lc 8,21).

Le concile Vatican II avait fait naître de grandes espérances sur un *aggiornamento* de la paroisse par des communautés à taille de fraternité. Aujourd'hui, le manque de prêtres contraint certains diocèses à fermer des paroisses. En regroupant les fidèles dans des assemblées où ils seront plus ou moins anonymes, la dimension fraternelle risque de devenir un vain mot. Nous sommes loin des communautés à taille de fraternité !

Les écrits de Jacques sur les communautés de base peuvent être eux aussi une source d'inspiration pour les générations actuelles qui ressentent fortement le besoin de recréer un tissu social de proximité (coopératives, consommation de produits du terroir, éco-villages, etc.).¹⁰ Les chrétiens apporteront-ils leur pierre à cette recherche ?

Justice sociale

Ceux qui connaissent Jacques surtout comme le fondateur de l'Ecole de la foi, s'étonneront peut-être de son obsession soucieuse de la transformation de notre monde. Pourtant, à peine ordonné prêtre, ce qui l'attira à Economie et Humanisme¹¹ « fut l'attention au quotidien économique, social et humain de la vie réelle des hommes. »¹²

La pensée du philosophe-paysan Gustave Thibon, inspirateur du manifeste d'Economie et Humanisme, était basée sur la solidarité de tous les humains et leur communauté de destin à l'échelon de la planète. Il faut aujourd'hui faire connaître cette pensée qui peut apporter un éclairage à un monde fortement marqué par l'individualisme. Elle est une traduction des Béatitudes de l'Evangile : « Ils sont sur le chemin du bonheur les cœurs de pauvres, sensibles aux misères d'autrui, affamés et assoiffés de justice... » (cf. Mt 5,1 et ss.).

Pour que le message de l'Evangile soit crédible, il est nécessaire que les prêtres, les religieux et les laïcs qui en sont les témoins vivent cette simplicité de

Parcours express

Jacques Loew est né le 31 août 1908 à Clermont-Ferrand. Il entre en 1934 au noviciat des dominicains de Saint-Maximin (Var) et est ordonné prêtre deux ans plus tard. En 1941, il s'engage comme docker à Marseille. Suite à l'interdiction par le Saint-Siège des prêtres ouvriers, il crée en France, en 1955, la Mission Saints-Pierre-et-Paul (MOPP) destinée à l'évangélisation du milieu ouvrier. Dix ans plus tard, le Vatican approuve les statuts de la MOPP comme Institut apostolique et Jacques Loew quitte l'Ordre des dominicains pour s'y consacrer. En 1967, un Centre de formation de la MOPP s'ouvre à Fribourg. Deux ans plus tard, J. Loew crée, toujours à Fribourg, l'Ecole de la Foi, dont il prendra la direction en 1973. A partir de 1986, il se retire peu à peu à l'Abbaye de Tamié, puis en ermitage. Il décède en 1999, à l'âge de 90 ans.

Claude Ducarroz, prévôt du chapitre cathédral de St-Nicolas, à Fribourg, a été le 4^e et dernier directeur de l'Ecole de la Foi, fermée en 2006. En 37 ans, 1898 « disciples », comme les appelait Jacques Loew, de 75 nationalités y ont été formés, laïcs, prêtres, religieux, hommes ou femmes, célibataires ou mariés.

L. B.

10 • Voir le site Internet www.decroissance.qc.ca.

11 • Une association qui place l'homme au cœur de l'économie. Créée en 1941 par le dominicain français Louis-Joseph Lebreton, elle a cessé de fonctionner l'an passé. Economie et Humanisme a mené des travaux d'études sur le développement, les politiques et pratiques sociales, l'emploi, la coopération et la solidarité internationales. (n.d.l.r.)

12 • p. 288.

vie. Pour Jacques, cela s'est concrétisé, à la suite d'une enquête sur les dockers de Marseille, par le partage de leurs misérables conditions de travail et de logement. C'est cette pensée qui a fait naître les prêtres-ouvriers : « Il semble qu'il serait bon, qu'il est même indispensable que l'Eglise se montre au monde des travailleurs, penchée sur la vie entière et quotidienne des masses, ouvriers en chair et en os, non pas seulement sur le plan doctrinal, mais dans la *pratique* même de cette vie journalière : embauche, salaire, conditions de travail, de sécurité et de stabilité, nourriture, logement, etc. »¹³ Cette vocation, sous une forme peut-être renouvelée, est toujours actuelle.

Survie de la planète

Plus tard, cette préoccupation des inégalités criantes entre les pays du Nord et ceux du Sud conduisit Jacques à s'inspirer de la pensée de l'économiste Barbara Ward : « L'homme n'a plus le droit d'être le tyran de la nature, mais seulement son gérant attentif. Son rêve

de puissance illimitée n'a plus cours, il doit le remplacer par une approche pleine d'amour. A l'euphorie scientifique, à la cupidité économique doit en effet se substituer un nouveau mode d'être et de vie, fait de sobriété, de modestie, de simplicité, de respect de la création. Il faut un changement radical, une civilisation nouvelle, moins exigeante matériellement et plus ouverte au cœur et à l'esprit. »¹⁴

Pour Barbara Ward, c'est là le message le plus essentiel du Christ, le plus nécessaire aujourd'hui. Nous retrouvons ici des idées très actuelles sur la simplicité de vie volontaire. Tous les hommes de bonne volonté, ceux qui croient au Ciel et ceux qui n'y croient pas, doivent s'unir pour la survie de l'humanité sur cette Terre.

Jacques Loew a été un guide spirituel au XX^e siècle. Il appartient à ceux et celles qui s'inspireront de lui que sa pensée puisse éclairer l'aube du XXI^e siècle.

G. C.

Jacques Loew dans son petit oratoire



13 • *Vous serez mes disciples*, Fayard-Mame, Paris 1978, pp. 55-61.

14 • *Ibid.*

Créativité dans la tradition

Une interview d'Adolfo Nicolàs s.j.

● ● ● **Tomasz Kot s.j.**, Varsovie,
rédacteur en chef de « Przegląd Powszechny »
Jan Koenot s.j., Bruxelles,
provincial de la Belgique flamande

T. K. et J. K. : *Certaines personnes nomment le Général des jésuites, « le pape noir ». Vous venez de rencontrer à deux reprises Benoît XVI. Au vu de sa lettre adressée à votre prédécesseur le Père Kolvenbach au début de la Congrégation générale,² comment vous situez-vous maintenant vis-à-vis du pape ?*

Adolfo Nicolàs : Outre l'aspect personnel de telles rencontres et mon élection - qui m'a rapproché de la personne du pape -, ce que nous avons fait à la Congrégation est en gros de réaffirmer notre plus ancienne tradition. Et c'est une vraie consolation de savoir que nous l'avons renouvelée de façon si paisible. Elle a trait à notre identité de jésuite au sein de l'Eglise, à ce que nous sommes dans l'Eglise.

A propos de l'expression *pape noir*, de par ce renouvellement vécu à la Congrégation, elle ne signifie rien. Elle fait partie des expressions populaires mais n'a vraiment aucun fondement. Le Supérieur général de la Compagnie de Jésus n'est pas à la tête d'une sorte d'organisation parallèle à l'Eglise : il est le leader d'un groupe qui existe pour servir l'Eglise. Si nous voulons identifier notre place dans l'Eglise, la meilleure expression est celle d'Ignace : « la plus petite Compagnie ». Juste un groupe parmi tant d'autres, qui tente de servir le peuple de Dieu, ni plus ni moins. L'Eglise peut se passer des jésuites, mais ils ne peuvent fonctionner sans elle.

La 35^e Congrégation générale de la Compagnie de Jésus s'est tenue à Rome du 7 janvier au 6 mars 2008. Organe suprême de la Compagnie, elle a élu le Père Adolfo Nicolàs comme nouveau Supérieur général des jésuites. C'est lui qui définira en partie les grandes orientations de la Compagnie pour les années à venir. Cette interview a été réalisée deux jours après son élection.¹

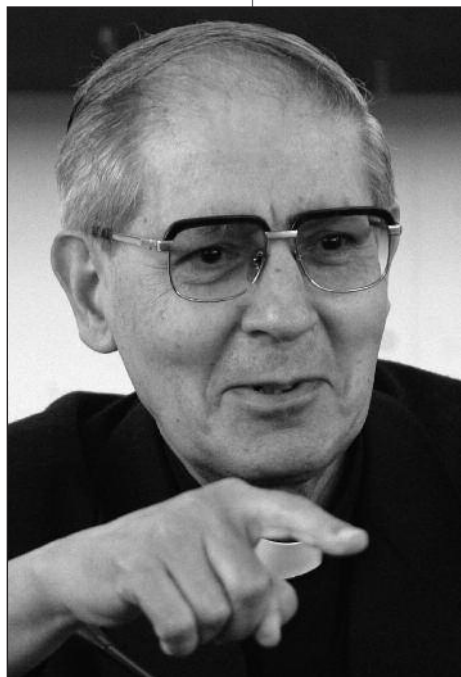
- 1 • Ces questions ont été préparées avec la collaboration d'Albert Longchamp s.j., provincial des jésuites de Suisse, et de Carlo Casalone s.j., vice-directeur de *Aggiornamenti Sociali*.
- 2 • Extrait : « Je saisis... l'occasion... pour offrir... quelques considérations qui vous encouragent et vous stimulent à réaliser toujours mieux l'idéal de la Compagnie, tel qu'il est décrit dans ces paroles qui vous sont familières : "Combattre pour Dieu sous l'étendard de la Croix et servir le Seigneur seul et l'Eglise son épouse sous le Pontife romain, vicaire du Christ sur la terre" (*Exposcit debitum*, 21 juillet 1550). Il s'agit d'une fidélité "particulière", sanctionnée pour beaucoup parmi vous par un vœu d'obéissance directe au Successeur de Pierre. De cette fidélité, qui constitue le signe distinctif de votre Ordre, l'Eglise a encore plus besoin aujourd'hui... Je souhaite vivement que la présente Congrégation réaffirme clairement le charisme authentique de votre Fondateur, pour encourager tous les jésuites à promouvoir la vraie et saine doctrine catholique. » (n.d.l.r.)

église

Ce changement en moi, ce changement de perspective, me place dans une relation avec l'Eglise qui demeure authentiquement paisible. Je ne crois pas que la loyauté à l'Eglise ou à la hiérarchie, ou que la coopération ou l'affection dans notre relation avec le pape n'ait été un obstacle pour la Compagnie quant à sa créativité, sa hardiesse, son dynamisme ou sa liberté de pensée. Alors pourquoi en serait-il autrement aujourd'hui ? Ce n'est que lorsque nous réduisons nos concepts à d'étroits canaux rigides et gênants que nous limitons nos manières de servir le Seigneur.

Cela signifie au fond que nous voulons continuer à être universel et en lien étroit avec l'Eglise. En lien donc avec le pape, que saint Ignace considérait comme le mieux placé pour connaître les besoins de l'Eglise universelle. Pour moi, l'expérience de cette Congrégation générale à propos de notre relation au Saint-Siège

Adolfo Nicolàs,
35^e Congrégation
générale des jésuites,
mars 2008, Rome



a permis la redécouverte d'un élément qui appartient au cœur de notre tradition.

Etonnamment, le pape a mentionné des jésuites connus pour leur grande créativité : De Nobili, Ricci, ainsi que les réductions au Paraguay.

C'est juste. Notez bien : c'est le pape qui en appelle à la créativité. Alors qu'il demande l'obéissance, il précise : une obéissance ouverte à la créativité. Ce n'est pas comme s'il s'agissait d'obéir « sur la base de décisions d'autrui », ce qui ne serait pas une vraie obéissance d'ailleurs (il faudrait lui donner un autre nom !). L'obéissance signifie que nous cherchons *ensemble* le meilleur pour le Royaume de Dieu, ce qu'est la volonté de Dieu, ce qui est bon pour les gens.

Ne pensez-vous pas que la créativité des jésuites dans l'Eglise n'est pas toujours très bien perçue ?

Beaucoup de gens ont une fausse idée de l'obéissance. Ils pensent qu'obéir, c'est laisser de côté les talents reçus, ne pas oser penser ou être créatif, abandonner des choses pour devenir une sorte d'esclave, de robot qui exécute la pensée d'un autre. Ce ne serait donc pas une authentique façon d'être humain. Cette vision ne corrobore en aucun cas la notion d'obéissance !

Autre chose : certains pensent que pour assurer leur sécurité, ils doivent oublier la créativité, mais ce n'est là qu'un manque d'imagination ! J'ai lu quelque part qu'une personne sans imagination est très encline à la violence car elle ne voit pas d'autres moyens de réagir face à une situation difficile. La créativité, c'est précisément ce qui nous ouvre aux différentes possibilités.

Pour moi, un apôtre, un pasteur, un curé, un enseignant ou un éducateur sans imagination ni créativité serait un véritable fléau ! Il ne ferait qu'imposer aux autres sa seule et unique approche, limitée, contrainte et rigide. Ce serait contre-productif pour tout le monde.

Au cours de l'histoire, la religion a cependant très souvent fomenté la violence.

Parce que la religion a très souvent été manipulée en une sorte d'idéologie à sens unique qui n'est pas la religion. Prenons le dialogue théologique avec l'islam ou le bouddhisme. Il est voué à l'échec s'il démarre sur des conclusions. Il faut commencer par les questions premières. Que s'est-il passé pour que l'on se mette à réfléchir sur ces questions et qu'on en vienne à telle ou telle conclusion ? Se pencher sur ce qui s'est produit au départ, aide à mettre le doigt sur l'expérience originelle qui a conduit à ces conclusions que nous affirmons être nos credos.

Pourquoi parle-t-on de Trinité ? Parce qu'il y a une très riche expérience qui conduit toute la communauté à parler de Trinité, et non pas parce que deux théologiens ont commencé un jour à réfléchir et ont trouvé la solution au problème. Ce serait trop abstrait ! Inversement, le manque d'expérience commune est la raison pour laquelle on ne peut pas parler de Trinité avec les musulmans : il y a là une incompréhension totale en raison de nos divers points de départ. Il faut en fait se demander : « Comment est-ce que nous faisons l'expérience de Dieu ? » et voir ensuite comment cela mène les hommes à en parler de différentes manières.

Ce n'était pas la première fois que vous participiez à une Congrégation générale. Quelles particularités a présentées la dernière ?

D'abord, la formidable expérience d'échanges mutuels entre les jésuites malgré leur grande diversité. Cela a été la Congrégation la plus variée jamais vécue. Lors de la 34^e, nombreux étaient encore les supérieurs européens travaillant en Afrique, Asie et Amérique Latine. Maintenant nous avons une plus grande présence de représentants nés et actifs dans les Eglises locales. Or, malgré ce large éventail de provenances, le sentiment d'être unis est très fortement ressorti. Par exemple, les Indiens (le plus grand groupe) n'ont, volontairement, jamais réagi comme un seul bloc. L'un d'entre eux a expliqué : « Nous sommes venus ici pour servir l'Eglise universelle, la Compagnie tout entière, nous n'avons pas de "positions de bloc". »

Cela a été la même chose pour d'autres grands groupes nationaux. On a pu voir de la variété parmi les Africains, les Indiens, les Asiatiques, les Américains, les Européens... Il n'y avait aucun clan, parti ou groupe avec des intérêts spécifiques. Ce fut extraordinaire.

La Congrégation vous a-t-elle aidé à entrer dans l'ordinaire de votre charge ?

Et comment ! J'ai fortement senti son appui. Je n'ai pas entendu ces deux derniers mois, des confrères me dire : « Fais de ton mieux », puis rentrer chez eux. Au contraire, beaucoup d'entre eux m'ont épaulé de manière constante et de tant de façons différentes. J'ai vraiment senti leur proximité. Institutionnellement, ils m'ont également donné de très bons collaborateurs et conseillers. Je ne m'y attendais pas car certains

d'entre eux étaient indispensables dans leurs provinces !

La manière dont les dernières Congrégations générales (de la 32^e à la 34^e) ont formulé l'engagement de la Compagnie pour la « justice et la paix », la « foi et la culture », la « foi et le dialogue interreligieux » a été perçue par d'autres plutôt comme un langage idéologique que l'expression d'une conversion profondément spirituelle. Qu'en dites-vous ? La Compagnie est-elle devenue une ONG ?

Pas du tout ! Même si je peux comprendre pourquoi certains pensent ainsi. Avec la 32^e Congrégation, la Compagnie pénétra dans le territoire des systèmes, des idéologies, de l'analyse sociologique, etc. Pour beaucoup de jésuites, c'était *terra incognita*. Et lorsque vous entrez en territoire inconnu, au début, vous avancez à tâtons. C'est vrai, on a fait des erreurs et parfois même nous avons été partiaux en critiquant ceux qui accomplissaient leur ministère de manière plus traditionnelle. Ce furent des temps difficiles, mais également des années de recherche en aveugle pour de nouvelles aires d'apostolat.

Bien que je ne fusse pas moi-même pleinement engagé à l'époque dans le travail social (j'enseignais alors la théologie), j'avais de très bons amis impliqués dans ce ministère et je les ai vus tenter de vivre à 100 % leur charisme jésuite. Certains ont même redécouvert la spiritualité ignacienne grâce au travail social.

Si le cœur est droit, vous pouvez jeter quelqu'un dans le noir : tôt ou tard, il s'en sortira. Et je crois que la Compagnie est en train de trouver son chemin, même si parfois des jésuites ou des personnes extérieures à l'Ordre ont été trop

impatients. On voulait trouver la bonne voie dès le départ mais ce n'était pas possible. Chaque fois que vous avez à prendre une grande décision pour un groupe ou une communauté, une période d'incertitude plus ou moins longue s'ensuit.

Si je me réfère à certaines expériences du passé, des supérieurs locaux ignoraient peut-être comment discerner et conduire la situation. On a perdu de très bons jésuites parce que leurs supérieurs ne savaient pas comment gérer les nouveaux défis et qu'ils les ont plongés dans un dilemme qui avait un sens vingt ans auparavant mais qui n'avait plus lieu d'être dans la nouvelle situation. Aux frontières, on ne peut pas suivre la loi usuelle. Aux frontières, on a besoin d'une autre loi, précisément celle des frontières. Certains supérieurs ignoraient ou ne comprirent pas tout cela. J'ai vu d'excellents amis quitter la Compagnie bien qu'ils n'eussent pas à le faire ni ne le souhaitaient.

De nos jours, les supérieurs sont plus à même de discerner car ils ont vu la bonté de ceux qui sont restés ; ils se sont rendu compte que ceux-ci ne travaillent pas dans l'apostolat social pour devenir des stars, mais parce qu'ils se sentent vraiment concernés par les pauvres. Ils veulent vivre l'Evangile dans sa plénitude et, en même temps, garder le sens de la recherche spirituelle dans le contexte précis de leur travail. J'ai vu des gens totalement immergés dans le travail apostolique créer des espaces de spiritualité, même dans les pays non-chrétiens ; ils se sont rendu compte que nombre d'ONG et de travailleurs sociaux avaient besoin de spiritualité, d'un lieu de repos où ils pourraient s'arrêter et se ressourcer afin de garder la dimension humaine et ouverte de leur engagement.

Parcourant le monde, les jésuites s'engagent pour la paix et la justice, ainsi que pour l'environnement, mais ils semblent manquer d'instruments qui les gardent spirituellement éveillés...

Ce que vous dites est tout à fait vrai. On a mis de côté toute une série de pratiques de la foi sans les remplacer par d'autres alternatives. Pendant un temps, on a évolué dans une sorte de vide. L'ancien était devenu inutilisable, mais nous n'avions pas d'alternatives. Nombre d'entre nous étions secoués, même apeurés. Certains proposèrent de revenir au bon vieux schéma d'alors. Mais nous avions surtout besoin d'un temps de créativité. La nouvelle spiritualité qui a émergé de ce changement requiert bien plus qu'au-paravant.

Jadis, lorsque vous aviez exercé quelques pratiques et que vous les conserviez, vous pouviez continuer à être aussi égoïste qu'avant. Et nous l'avons été quant à la manière dont nous abordions ces anciennes pratiques ! La nouvelle donne exige bien plus, car elle est toujours en lien avec les pauvres et les personnes qui sont à terre, touchant la souffrance de leur vie jour après jour. Cette nouvelle spiritualité naissante demande donc bien plus : qu'une personne soit consistante avec la totalité d'elle-même. Nous ne pouvons pas mentir, nous cacher derrière un habit ou des pratiques. Nous devons prendre conscience que la réelle intégration prend place à l'intérieur de nous. Il ne s'agit pas d'une dévotion particulière ; nous devons intégrer ce qui se passe autour de nous, en l'amenant à l'intérieur de nous, dans notre propre cœur.

Un livre m'a beaucoup impressionné l'année dernière : *The Great Transformation* de Karen Armstrong.³ C'est l'analyse de l'âge axial que forment quatre cultures (dont trois sont asiatiques) : la Chine, l'Inde, Israël et la Grèce. Karen Armstrong commence son étude à partir du IX^e siècle avant J.-C., en montrant combien l'esprit humain progresse. Toutes les sagesse se rejoignent sur un point (Socrate et Jérémie, Confucius, Lao Tseu et les Upanisads) : elles réalisent que rien de purement externe ne peut sauver quelqu'un. Le vrai processus est interne à la personne.

Lorsqu'on traverse une crise, on finit par se rendre compte, encore et encore, que le chemin d'intégration est intérieur. On peut certes trouver des aides à l'extérieur, peut-être même des indices, mais finalement, c'est une question de chemin intérieur. Il me semble qu'Ignace a vécu cette expérience bouleversante et qu'il nous l'a léguée.

T. K. et J. K.

(traduction : Th. Schelling)

église

**Jésuites :
un nouveau
Général, des défis**

Un dossier à
consulter sous
www.choisir.ch

3 • *The Great Transformation : The Beginning of Our Religious Traditions*, Knopf, 2006, 496 p. (n.d.l.r.)

De l'animal à l'homme

Des frontières poreuses

●●● **Eric Charmetant s.j.**, Paris

Professeur de philosophie des sciences au Centre Sèvres¹

Les observations récentes du monde animal tendent à montrer que la frontière entre l'homme et l'animal est bien plus poreuse qu'admise. L'exclusivité du champ du possible de l'homme se rétrécit, tant sur le plan technique que social : même le fameux langage à contenu sémantique ne serait pas une spécificité humaine. Resterait sa capacité au « davantage » : le propre de l'homme tiendrait dans cet appel à l'illimité. Du moins en l'état actuel de l'évolution...

La mort, le 30 octobre 2007 à l'âge de 42 ans, de Washoe, une femelle chimpanzé célèbre qui avait appris à utiliser plusieurs centaines de signes du langage américain des sourds-muets et en avait transmis une partie, sans aide humaine, à son fils adoptif Loulis, a fait la une des médias dans le monde entier. Ce fait divers vient nous rappeler combien les recherches contemporaines troublent nos certitudes ancestrales sur la différence entre l'homme et les animaux. Faut-il y voir les signes annonciateurs d'une dissolution imminente ?

Darwin avait déjà fait remarquer dans *La Filiation de l'homme* (1871) que les singes étaient capables de casser des noix à l'aide d'une pierre. Mais depuis les travaux de Jane Goodall à Gombe (Tanzanie) dans les années '60, nous savons que les chimpanzés peuvent fabriquer des outils en vue d'attraper des termites dans leur nid. Et à partir de la fin des années '70, on a remarqué chez des chimpanzés et des bonobos des comportements d'automédication par des plantes en cas de maladies intestinales. Plus récemment, en 2005-2006, des chercheurs ont observé à plusieurs reprises la fabrication d'armes (des lances) par des chimpanzés pour tuer des prosimiens au Sénégal. L'homme ne serait donc plus le seul fa-

bricant d'armes. Toutes les frontières cognitives et techniques le séparant du reste du règne animal semblent bel et bien avoir perdu de leur fermeté et de leur netteté.

Bien sûr, nul ne niera un *davantage* dans le langage humain, dans la conscience de soi humaine, dans les techniques et la pharmacopée humaines. Toutefois, l'exclusivité humaine de ces traits paraît être devenue totalement caduque.

Cultures animales ?

Dans le domaine des compétences sociales, la situation ne semble guère plus favorable pour l'être humain. La coopération est largement répandue dans le monde animal, avec de multiples cas d'aide envers d'autres congénères, fussent-ils handicapés. Ainsi Mozu, une femelle macaque du Japon, née sans mains ni pieds, est parvenue non seulement à survivre, mais à élever cinq petits grâce à l'aide de ses congénères.

Des cas d'apaisement après conflit, nommé « réconciliations » par Frans de Waal, sont bien attestés, même si des débats

1 • Auteur d'une thèse défendue en 2007 à l'Université Paris 1 - Panthéon - Sorbonne, sur les éthiques évolutionnistes contemporaines.

subsistent sur la motivation exacte de ces comportements : désir de rétablir une relation ou désir de faire baisser son stress. La difficulté dans l'espèce humaine à saisir les raisons inconscientes ou ultimes des comportements de réconciliation fait douter que nous soyons mieux lotis pour interpréter les motivations d'autres primates.

De plus, le suivi de communautés de chimpanzés pendant plus de 40 ans en divers pays d'Afrique a fait apparaître des variations locales dans l'usage des outils, comme la pêche aux termites avec des morceaux d'écorce, dans certains gestes, comme la poignée de main au-dessus de la tête pendant le toilettage mutuel effectué avec l'autre main, ou encore dans certains comportements, comme la danse sous la pluie par temps d'orage.

En 1999, un article mentionna des « cultures animales »,² en s'appuyant sur 151 années d'observations cumulées en primatologie.³ D'autres primatologues préfèrent le vocable de « traditions animales », pour indiquer qu'on est encore loin de la richesse des cultures humaines. Mais là encore, l'exclusivité humaine s'estompe : la transmission de mœurs propres à un groupe au sein d'une espèce n'est plus l'apanage de l'*Homo sapiens*.

Objections

Ces recherches ne laissent pas indifférents les partisans de fossés infranchissables entre l'homme et les animaux.

L'accusation d'anthropomorphisme est souvent portée contre ces recherches, en faisant remarquer combien les descriptions des mœurs animales utilisent des mots inventés à propos de comportements humains comme la réconciliation, l'aide empathique ou les alliances politiques.

Mais ces comportements ne sortent pas de l'imagination des chercheurs et peuvent être quantifiés : on parlera, par exemple, de réconciliation lorsqu'un contact d'apaisement intervient dans les 15 minutes suivant une agression. On pourrait inventer des mots totalement nouveaux, non « humains », pour décrire des agissements dans d'autres espèces, mais éviterait-on tout anthropomorphisme ? Cela nécessiterait de créer un dictionnaire pour traduire cette nouvelle langue des primatologues dans nos langues naturelles. De plus, il faudrait dénoncer,

Apaisement et coopération sont fréquents



2 • **Andrew Whiten et al.**, « Cultures in chimpanzees », in *Revue Nature*, n° 399, 17.06.1999, pp. 682-685.

3 • Cette discipline, fondée en 1941, a pour objet l'étude des primates fossiles et des quelque 220 espèces vivantes actuelles, du marmouset pygmée pesant 100 g, au gorille en liberté pesant en moyenne 180 kg.

avec la même force, tous les relents d'anthropomorphisme lorsque l'homme parle de Dieu, au risque de réduire la théologie dogmatique au mutisme. Thomas d'Aquin était plus optimiste sur la valeur des analogies.

Une autre manière habituelle de disqualifier ces recherches est d'affirmer que les animaux sont entièrement mus par l'instinct, tandis que les hommes sont des êtres de liberté. Sans entrer ici dans les débats philosophiques complexes sur la liberté humaine et les divers types de déterminisme pesant sur ses actions, on peut faire remarquer que ce terme *instinct* est un fourre-tout mal défini. S'agit-il d'instincts parentaux, d'instinct de conservation, de migration, etc. ? Là encore, le détail des observations de terrain permet de beaucoup nuancer l'extension du terme *instinct*. Ainsi les grands singes sont-ils capables de s'adapter aux situations particulières. Par exemple, à ne pas châtier un petit trisomique qui saute sur la tête du mâle alpha, alors que n'importe quel autre petit se ferait sévèrement réprimander. Certains chimpanzés semblent même faire des distinctions assez fines sur les intentions humaines, par exemple entre quelqu'un qui voudrait les nourrir et ne le pourrait pas à cause d'un obstacle physique, et un autre qui ferait semblant de leur donner de la nourriture mais en réalité ne le voudrait pas. De plus, il faudrait s'interroger sur les usages du terme *instinct* dans l'espèce humaine lorsqu'on parle d'instinct maternel ou d'instinct de survie.

Et le langage ?

Plus pertinente est sans doute la différence entre l'animal « pauvre en monde » et l'homme « formateur de monde » (Martin Heidegger). L'animal vivrait dans

le monde, tandis que l'homme pourrait vivre face au monde. Le langage articulé serait le véhicule par excellence de cette mise à distance du monde dans lequel l'être humain vit.

Dans le même registre, on insistera sur la temporalité humaine ouverte à l'ennui chez Heidegger, tandis que l'animal subit le temps. Cette différence du langage articulé semble être fondée sur une variante du gène *Foxp2* que l'homme posséderait - et probablement aussi l'homme de Neandertal d'après des résultats de novembre 2007⁴ - alors que les grands singes ne la possèdent pas et sont handicapés au niveau du larynx pour articuler des sons variés. Elle expliquerait aussi le fort « effet cliquet »⁵ qui se met en place dans les cultures humaines grâce à la transmission orale, puis écrite.

Cependant, la différence commode faite entre la communication animale liée aux émotions et la communication humaine liée à un contenu sémantique ne semble plus pouvoir subsister. Les vocalisations animales ne sont pas seulement provoquées par des émotions, comme la peur face à la vision d'un prédateur, mais semblent bien véhiculer un contenu sémantique.⁶ Ainsi les singes vervets ont non seulement des vocalisations différenciées suivant que le prédateur est un léopard ou un aigle, mais ils tiennent compte du contexte temporel d'émission de la vocalisation. Deux cris identiques référés à la présence d'un même

4 • Krause et al., « The derived *Foxp2* variant of modern humans was shared with Neanderthals », in *Current Biology*, vol. 17, 6.11.2007, pp. 1-5.

5 • Irréversibilité du processus (n.d.l.r.). Cf. Michael Tomasello, *Aux origines de la cognition humaine*, Retz, Paris 2004, p. 19.

6 • Dorothy Cheney et Robert Seyfarth, *Baboon metaphysics*, University of Chicago Press, Chicago 2007, pp. 233-247.

prédateur et émis à cinq minutes d'intervalle conduisent à des comportements distincts. Dans le premier cas, l'alerte est transmise et un comportement de protection adapté se produit, tandis que dans le second cas, le singe vervet ne fait rien.

Même si le répertoire des vocalisations semble assez peu flexible chez les primates non-humains, on observe de la flexibilité dans l'usage ou le non-usage de ces vocalisations en fonction du contexte. On est conduit alors à explorer la notion de pensée animale sans langage syntaxique.

Ces recherches contemporaines peuvent sembler très déstabilisantes pour l'identité humaine et un propre de l'homme défini en termes de facultés uniques ou d'une nature humaine absolument différente de tout le règne animal. Pourtant, elles indiquent une spécificité humaine dans le *davantage*, dans l'excès du langage ou de la socialité humaine.

« Ultrasocialité » de l'homme

Plus que les autres espèces animales, l'homme est capable d'une grande variété de sons. Et plus que tous les autres vertébrés, il peut vivre dans de très grands groupes. Membre d'une espèce « ultrasociale », à l'instar des colonies de fourmis ou d'abeilles mais à la différence que ses relations ne sont pas contrôlées par des phéromones (des sécrétions odoriférantes), le développement du langage lui permet de s'assurer de la fiabilité d'autrui, de coopérer avec autrui en vue de buts communs, d'organiser la vie du groupe, de partager les tâches.

Le perfectionnement du langage humain et son effet cliquet sur l'évolution de la culture humaine appartiennent bien au spécifique de l'espèce humaine, si on entend par là l'essentiel du propre de l'homme. Le langage humain peut devenir véritablement raison, dans un recul critique par rapport au monde dans lequel nous vivons.

Cela ne signifie pas pour autant qu'il faille dénier toute dimension de raison aux animaux : la capacité à lire des intentions, à considérer d'autres êtres vivants comme des centres initiateurs d'actions, à occuper des postes différents dans une chasse coordonnée indiquent déjà un acheminement vers la raison dans d'autres espèces que la nôtre. Les travaux contemporains sur la domestication animale montrent aussi combien elle est rare parmi les espèces. Là encore, les fourmis peuvent domestiquer des pucerons, mais par des moyens chimiques. Tandis que l'homme est capable de vivre au contact quotidien d'autres animaux, qui le sont aussi en retour. Cela signifie notamment une capacité remarquable à lire les intentions humaines, ainsi que le soulignent souvent les éleveurs dans leurs récits.

Un des propres de l'homme a été de pouvoir élargir sa capacité de sympathie au-delà du cercle humain et d'inclure certains animaux dans son habitat. Comme l'écrivait Darwin : « La sympathie portée au-delà de la sphère de l'homme, c'est-à-dire l'humanité envers les animaux inférieurs, semble être l'une des acquisitions morales les plus récentes. Les sauvages apparemment ne la ressentent pas, sauf à l'égard de leurs animaux familiers. Les détestables spectacles de gladiateurs chez les anciens Romains montrent combien peu ces derniers en avaient la notion. »⁷

7 • Charles Darwin, *La Filiation de l'homme et la sélection liée au sexe*, Syllepse, Paris 2000, p. 210.

Sans vouloir entrer dans un concordisme trop rapide entre foi chrétienne et science, on peut noter que ces recherches en zoologie et primatologie illustrent bien deux aspects souvent sous-estimés de l'*imago Dei* : la coévolution entre l'homme et les animaux, ainsi que l'ultrasocialité divine.

On peut trouver dans cette coévolution de la relation homme-animal, une résonance profonde avec les prophéties parlant du Royaume de la fin des temps en terme de coexistence pacifique entre les animaux et l'homme. Il est dommage que l'élevage industriel détruise largement cette dimension coévolutive en chosifiant les animaux domestiques. Mais l'être humain ne fait pas mieux envers ses semblables dans bien des régimes politiques et des génocides contemporains. Loin de s'exclure, la bienveillance envers les animaux et le respect mutuel entre humains vont de pair.

Dans le même sens, l'ultrasocialité humaine, soulignée par les travaux des zoologistes, invite à remettre à la première place l'ultrasocialité divine, éclipsée par certaines présentations de Dieu unique-

ment en terme de raison. L'*imago Dei* est à chercher d'abord dans un Dieu-Trinité, qui est relation en lui-même et qui oriente le vivant vers l'ultrasocialité. D'une manière plus générale, la porosité des frontières dans la définition d'un propre de l'homme souligne l'enracinement évolutif de l'homme dans le monde vivant. Faut-il alors remettre en cause certaines vues traditionnelles d'une différence de nature entre l'homme et les animaux et opter résolument pour une pure différence de degré comme l'avait fait Darwin en son temps ?

Possible liberté

Bergson dans *L'évolution créatrice* (1907) notait la proximité forte entre l'homme et les animaux, notamment dans leur capacité, même limitée, d'invention, mais soutenait nettement la rupture, la différence de nature entre les deux : des animaux à l'homme, on passe du limité à l'illimité, du fermé à l'ouvert, de la conscience murée dans ses automatismes à la liberté. Cependant, on peut faire remarquer qu'il y a chez l'homme un long acheminement vers la liberté dans le développement vers l'âge adulte, que la liberté n'est pas donnée de manière innée à la naissance. Cela nécessite un travail important d'éducation. Cette possible liberté reste donc toujours fragile dans le concret des existences humaines. L'homme retombe facilement dans les routines, les automatismes, les morales closes.

Les animaux pour leur part sont arrêtés, en raison d'une culture trop élémentaire et trop peu cumulative, dans cet acheminement vers la liberté. Mais est-ce définitif ? Nul ne le sait, car l'évolution et la transformation du vivant sont loin d'être achevées.

E. Ch.

Le propre du singe

Une exposition passionnante !

Jusqu'au 26 octobre 2008,
au Muséum d'histoire naturelle
de Neuchâtel, en collaboration
avec le Muséum d'histoire
naturelle de Grenoble

avec de nombreux films sur les
comportements étonnants de nos
fascinants « cousins ».

Qu'est-ce qu'un primate ?
un singe ? un homme ? Qu'est-ce
qui différencie l'homme des
grands singes ?

La robotique

Une vision du monde en œuvre

● ● ● **Daniela Cerqui**,¹ Lausanne
 Anthropologue, Université de Lausanne
 et Département de cybernétique,
 University of Reading Whiteknights (UK)

Toute nouveauté technologique s'accompagne de son lot d'espoirs et de craintes, qui naissent spontanément dans le grand public et sont de nos jours relayés et amplifiés par les médias. Ainsi l'apparition du train et la généralisation du réseau électrique ont, en leur temps, drainé leur lot de rêves quant à un monde meilleur dans lequel la qualité de vie augmenterait de manière significative pour tout un chacun. Elles ont aussi suscité des peurs plus ou moins rationnelles. Pourtant, force est d'avouer que ni les scénarios les plus optimistes ni les catastrophes annoncées ne se sont réalisés, malgré la modification radicale entraînée dans nos modes de vie par la généralisation de ces moyens techniques, modification qui n'avait pas été anticipée sous sa forme réelle.

La robotique n'échappe pas à la règle. Voilà déjà un certain nombre d'années que l'on nous promet qu'à moyen terme les robots peupleront nos vies quotidiennes, par exemple comme robots domestiques. Si cet horizon relève encore de la projection spéculative plus que de la réalité, il représente néanmoins un scénario d'autant plus plausible pour l'avenir de

nos sociétés humaines que nombre de chercheurs y travaillent activement. Cet avenir probable est malheureusement rarement évalué de manière objective : par exemple, à ceux qui promettent un monde dans lequel l'humain sera définitivement débarrassé des tâches pénibles, d'autres répondent en brandissant le spectre du chômage.

D'un point de vue anthropologique, ce type de discussion est stérile dans le sens où il se limite à émettre des pronostics en termes d'impacts. Certes, toute technique existante a des conséquences qu'il est important d'évaluer. Cependant limiter l'analyse à ce champ a pour effet de passer à côté de la partie la plus importante du problème : les différents impacts possibles ne sont jamais que des champs du possible déjà virtuellement présents dans la technique au moment de sa production. Les usages, aussi bons ou mauvais soient-ils, sont déjà en germe dans l'objet, qui est lui-même une concrétisation de la vision du monde de ses créateurs.

Quelles finalités ?

Nous avons tous une représentation de ce que nous sommes et de ce que nous devrions idéalement être en tant qu'humains vivant en société. Les objets

De la robotique industrielle à la robotique si miniaturisée qu'elle en devient potentiellement implantable dans le corps humain, en passant par le robot humanoïde, cette recherche se développe à tous les niveaux. Son explosion camoufle un phantasme datant de l'époque des Lumières : la réalisation de la perfection sur la terre.

1 • Daniela Cerqui va bientôt publier chez Labor et Fides, un ouvrage intitulé provisoirement, *Humains, machines cyborgs : le paradigme informationnel dans l'imaginaire technicien*.

techniques que nous créons et utilisons résultent de ces définitions implicites et sont parties prenantes d'un projet de société le plus souvent tenu pour évident car reposant sur un système de valeurs partagées (il conviendrait toutefois de le formuler). Il est donc indispensable de ne pas réfléchir exclusivement à l'usage de la robotique, mais de la penser aussi en lien avec ses contextes de production et de mettre en évidence leurs représentations sous-jacentes.

En d'autres termes, il s'agit de comprendre pourquoi - et même pour quoi - elle est développée et utilisée, sur quelle vision du monde elle s'appuie et quel est le but ultime qu'elle contribue à servir. Alors seulement nous serons à même de saisir tous les enjeux concernant les conséquences de sa généralisation et d'évaluer comment l'utiliser au mieux. La réflexion sur le « pour quoi ? » se doit de précéder celle sur le « comment ? ». Il est indéniablement trop ambitieux de prétendre résoudre une question aussi épineuse dans un texte aussi bref. Il est toutefois possible d'ébaucher quelques pistes.

Robot mis au point en 2006 par des chercheurs des Universités de Cornell et du Vermont.²



Le développement de la robotique s'inscrit dans une vieille tradition de pensée qui considère l'humain comme intrinsèquement imparfait.³ Cet état d'imperfection a été considéré durant des siècles comme une fatalité. En effet, jusqu'au milieu du XVII^e siècle, la doctrine chrétienne limitait les horizons d'attente : la perfection renvoyait alors au divin et à l'au-delà et nul ne pouvait y prétendre durant sa vie terrestre.⁴

Or, à partir du XVIII^e siècle, domine dans notre société occidentale la croyance que l'humain pourrait tendre vers la perfection tant attendue, et ceci par la grâce du progrès et de la raison. C'est à ce moment-là que s'est ouvert un nouvel horizon d'attente orienté vers la transformation du monde des vivants et non plus vers un au-delà.

Dès lors, toute l'histoire peut « se comprendre comme un processus de perfectionnement constant et croissant ».⁵ Pour R. Koselleck, la notion de perfection, qui jusque-là restait un but inaccessible durant la vie terrestre, devient dès lors quelque chose à quoi l'humain peut prétendre, sans attendre d'avoir passé de vie à trépas.

Il y a une démarche morale derrière cette perfectibilité de l'homme et de son environnement, en ce sens que cela fait partie du devoir de l'homme que de tra-

2 • Cette créature à 4 pattes est capable de réagir à la mise hors service d'un de ses membres et de trouver un nouveau moyen de se déplacer en contournant son handicap. Une possibilité qui intéresse la Nasa. Ses robots envoyés dans l'espace doivent être capables, s'ils sont endommagés, de poursuivre leur mission sans intervention humaine.

3 • **Cerqui Daniela**, « La quête d'une humanité "parfaite" : une illusion des temps modernes », in **Gonseth M.-O., Hainard J. et Kaehr R. (éds.)**, *La grande illusion*, Musée d'ethnographie, Neuchâtel 2000.

4 • **Reinhart Koselleck**, *Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, EHESS, Paris 1990, 336 p.

5 • Ibid, p. 318.

vailler à « la réfection ou à la récréation de ses milieux de vie et des êtres vivants ».⁶ L'acquisition de l'idée qu'une amélioration de la condition humaine soit envisageable rejoint le projet de la Modernité fondé sur « la reconnaissance de la légitimité des efforts de chacun pour améliorer sa condition, être libre, atteindre au bonheur ou à l'accomplissement ».⁷

Une société techno-centrée se met alors en place, qui l'emporte sur la société théo-centrée qui la précédait, l'humain se mettant à exprimer une claire volonté démiurgique de créer et maîtriser la vie à l'aide des sciences et des techniques.

Perfectionner l'humain

Cette tradition d'imperfection humaine est très présente dans nos modes de pensée actuels, comme en atteste les résultats d'une enquête effectuée en 2002.⁸ Un questionnaire orienté sur les attentes - espoirs et craintes - du grand public face aux développements de la robotique a été soumis à plus de 2000 personnes à leur sortie du pavillon *Robotics* de l'Arteplage de Neuchâtel, lors de l'Exposition nationale suisse *Expo.02*.

Il y était entre autres demandé de choisir dans une liste de substantifs ceux qui renvoyaient aux robots. La même liste était ensuite soumise à propos des êtres humains. L'un des substantifs proposés était « perfection » : 40 % des répondants l'ont associé au robot et seulement 13 % l'ont spontanément associé à l'humain.

Cela en dit long quant à l'avis du grand public sur ce thème, qui rejoint en tous points les représentations des professionnels de la robotique, ainsi que l'avis clairement exprimé par des responsables politiques de haut niveau dans une série de rapports édités sous l'égide du gouvernement des Etats-Unis dans le but avoué d'utiliser la technique pour améliorer un humain considéré comme le maillon faible dans le couple humain-machine.

Par exemple, à suivre un représentant de la Defense Advanced Research Projects Agency (DARPA) qui s'exprime dans l'un de ces rapports, il apparaît que « the human has become the weakest link, both physiologically and cognitively. Recognizing this vulnerability, DARPA has recently begun to explore augmenting human performance to increase the lethality and effectiveness of the warfighter by providing for super physiological and cognitive capabilities. »⁹

Selon les auteurs, il est donc nécessaire d'améliorer l'individu, et cela aussi bien dans sa santé que dans ses relations avec les autres. Comme but ultime, ils visent l'augmentation de la productivité et une qualité de vie meilleure, et cela dans l'intérêt de l'individu, de la société et de l'humanité. C'est pourquoi ils vont jusqu'à émettre des recommandations en vue de créer un domaine de recherche prioritaire, orienté sur l'amélioration des performances humaines.

6 • Denis Jeffrey, « La toute-puissance technoscientifique, le râteau et le sacré », in S. Cantin et R. Mager (éds), *L'Autre de la technique. Perspectives multidisciplinaires*, Presses de l'Université de Laval, Laval 2000, pp. 157-176.

7 • Philippe Bernard, *De l'utopie moderne et de ses perversions*, PUF, Paris 1997, p. 195.

8 • En collaboration avec Kai Arras, roboticien à l'Ecole polytechnique fédérale de Lausanne. Le rapport complet est téléchargeable sur <http://www.informatik.uni-freiburg.de/~arras/publications.html>

9 • Goldblatt, in Bainbridge, W. et Roco, M. (éds), *Converging Technologies for Improving Human Performance. Nanotechnology, Biotechnology, Information Technology and Cognitive Science*, National Science Foundation, Arlington 2002, p. 337.

Dans ce rapport, les techniques visant à améliorer une santé défaillante ou à lutter contre les effets de l'âge côtoient sans nuance des technologies visant à permettre à l'humain standard de faire des choses jusqu'ici impossibles. Il s'agit, par exemple, de donner à l'humain la possibilité d'avoir des sens qui lui sont de nos jours étrangers ou d'améliorer sa perception avec ceux qui existent.

Quant à savoir quels sont les critères exacts d'une telle amélioration, ainsi que les buts ultimes visés, on reste le plus souvent dans le non-dit.

Responsabilité collective

Les critères de la perfection semblent se déplacer au rythme des prouesses techniques, ce qui *peut* techniquement se faire devenant progressivement ce qui *doit* se faire. Dans ce flou se dessine pourtant un projet implicite, celui de renforcer une rationalité considérée comme notre attribut principal : « Aristote définissait l'homme comme un animal doué de raison, et depuis ce temps la raison a été tenue pour l'essence même de l'être humain. »¹⁰

Il est pour nombre d'entre nous acquis que notre humanité se situe dans notre cerveau. Si l'horizon d'avenir dessiné dans les laboratoires concerne clairement une humanité « meilleure » que celle que nous connaissons aujourd'hui, cette amélioration passerait donc par le développement de notre rationalité, définie comme notre capacité à traiter l'information. La machine, étant entendu qu'elle

possède un tel type de rationalité, sert de modèle, valorisation extrême de notre pôle rationnel depuis les Lumières.

Dans le questionnaire déjà évoqué, la liste de substantifs proposés pour association à l'humain ou au robot comportait aussi le terme « rationalité » : 43 % des répondants l'ont associé au robot et 23 % à l'humain. Un bref chapitre du rapport américain mentionné plus haut s'intitule d'ailleurs *Mind over matter in an era of convergent technologies*,¹¹ montrant si besoin était quelles sont nos valeurs.

Même notre représentation de l'immortalité tend à se déplacer en ce sens : selon un autre questionnaire, soumis à 650 visiteurs d'une exposition consacrée à l'immortalité par le Musée d'histoire naturelle de Neuchâtel, il s'avère que si l'immortalité s'entend en termes de survie physique pour 61 % des répondants, 14 % d'entre eux la définissent toutefois comme la survie de l'esprit au corps, par exemple téléchargé dans un ordinateur. Les 25 % restant faisant pour leur part référence au salut de l'âme.

En conséquence, comme tous les développements techniques, ceux de la robotique sont avant tout guidés par de telles représentations qui en orientent implicitement les directions. En d'autres termes, cela signifie que nous avons tous une part de responsabilité quant à l'avenir technicisé que nous construisons collectivement, jour après jour.

Une prise de conscience de ces valeurs profondes ne pourrait qu'être salutaire. Formuler le but ultime que nous visons nous conduirait à être capables d'évaluer les différents scénarios qui s'offrent à nous pour le futur. Nous pourrions alors agir en connaissance de cause pour favoriser l'un ou l'autre.

D. C.

10 • Hubert Dreyfus, *Intelligence artificielle : mythes et limites*, Flammarion, Paris 1984, pp. 17-18.

11 • Akins, in Roco et Bainbridge, op. cit., pp. 410-412.

La nouvelle Trinité

Technique, science et économie

... Jan Marejko, Genève
Philosophe et journaliste

philosophie

S'il y a une chose qui frappe dans les films de science-fiction de ces vingt dernières années, c'est le rôle qu'y joue la biotechnologie. On y voit des cyborgs (organismes cybernétiques), des mutants qui ont subi un processus de transformation de leur corps si profond qu'ils ne sont plus humains, ou encore des déformations effrayantes de la peau et du visage. On ne saurait mieux montrer que la technique n'est pas seulement un moyen au service de l'homme qui resterait semblable à lui-même à travers les siècles, mais qu'elle a le pouvoir de changer sa substance même. En termes théologiques, la technoscience a un pouvoir eucharistique. Cette formule choquera. Elle est inadéquate dans une certaine mesure, ne serait-ce que parce qu'un changement de substance, dans la tradition chrétienne, conduit à un corps de gloire, tandis que, dans la modernité, elle conduit à un corps non humain, terrifiant, souvent satanique, parce que non lié à une alliance. Il n'en reste pas moins qu'il vaut la peine de prendre conscience de cette analogie entre la technoscience et ce que promet une hostie, à savoir un changement substantiel et relationnel. La plus profonde similitude entre technoscience et eucharistie se situe au niveau de ce que tout être humain espère plus ou moins obscurément dans le cours de son existence : un changement substantiel.

Nous vivons encore beaucoup trop sous l'influence de l'anthropologie qui découle des fondements de l'économie moderne : l'homme serait un être de besoins ; lorsque ces besoins seront satisfaits, il vivra heureux et en harmonie avec ses semblables.

La réalité est que l'homme n'est pas un être de besoins ou, pour être précis, n'est pas *qu'un* être de besoins. Mais même lorsque nos contemporains le concèdent, ils placent les aspirations plus nobles, qui pourraient dépasser ces besoins, au-dessus d'eux, comme une cerise sur le gâteau. Dès lors, nous restons dans le paradigme de l'économie classique avec, d'abord, la nécessité de répondre aux besoins des gens et, ensuite, la mise en place de politiques qui puissent répondre à ces nobles aspirations.

C'est complètement faux, absurde et surtout trompeur. En réalité, on se demande comment cette anthropologie, cette vision de l'homme, a pu perdurer après deux guerres mondiales, la Shoah et le goulag. Si les hommes voulaient seulement voir satisfaits leurs besoins élémentaires, pour ensuite se rendre aux Sommets musicaux de Gstaad ou au Festival de Verbier, et là se laisser bercer par les mélodies de Mozart ou les dissonances d'Alban Berg, il y a longtemps qu'ils se seraient mis d'accord pour construire un monde le leur permettant... Jamais l'être humain ne se

Si l'être humain n'était guidé que par ses besoins, s'il n'était qu'un « homo œconomicus », le bonheur lui serait plus simple. Or il est habité par un désir d'infini qui le pousse à espérer un changement substantiel. La science moderne nourrit, à son corps défendant, ses soifs messianiques, ses aspirations à se libérer de la mort. Jan Marejko met en garde contre cette imposture.

serait lancé dans des guerres et des conquêtes en y prenant le risque de la mort. Jamais il n'aurait prêté attention à ce que lui ont dit des prophètes, des sages, le Christ ou Bouddha.

Du besoin au désir

Pour comprendre ce qui nous arrive, nous devons vite jeter à la poubelle cette représentation de l'homme comme *homo œconomicus*. Mais ce n'est pas facile dans le déluge d'allusions à nos ancêtres les chimpanzés et la réduction de l'humanité à une entité qui cherche à s'adapter à son environnement.

Que les biologistes se penchent sur les traits que nous pouvons avoir en commun avec tel ou tel singe, pourquoi pas ? Que des sociologues discutent gravement de la violence chez les jeunes, estimant qu'elle pourrait diminuer à partir de politiques de prévention grâce à des fonds publics, pourquoi pas ? Reste qu'il est très difficile de voir comment, si nous étions proches des singes, nous aurions changé notre environnement au point

de voir notre planète étouffer dans un nuage de CO₂ ou exploser dans une conflagration nucléaire. Quant à la violence, on se demande bien pourquoi des politiques préventives n'ont pas été mises en place lorsqu'un Hitler ou un Staline montait en puissance.

On pourrait aller encore plus loin en soulignant qu'à considérer l'homme comme un grand singe ou quelque organisme cherchant à s'adapter, on le méprise dans sa grandeur et sa misère. Mais brisons là. Nous entrerions dans une polémique stérile et misérable, comme celle qui oppose darwinistes et créationnistes. L'essentiel est ailleurs. Pour rejeter profondément le modèle de l'*homo œconomicus*, il faut surtout casser la représentation binaire que nous nous faisons de nous-mêmes avec, en bas, des instincts animaux et, en haut, un intellect qui modère ces instincts et nous aide à nous adapter au monde tel qu'il est. En réalité, ce qui spécifie notre humanité est que notre vocation la plus profonde ne consiste pas à nous adapter à la réalité, mais à la dépasser. En d'autres termes, nous n'avons pas que des besoins mais des désirs ou, pour mieux dire, un désir d'infini.

Ce désir, comme le savent bien les psychanalystes, nous ne le satisferons jamais (l'infini nous échappe sans cesse, comme un mirage) mais nous ne pouvons pas non plus nous empêcher de chercher à le satisfaire. De deux manières : soit en le niant et en nous convainquant qu'en acceptant le monde tel qu'il est, avec quelques glissades sur la neige ou sur une plage, nous goûterions à un bonheur absolu ; soit en exacerbant ce désir d'infini au point de basculer dans une forme de fondamentalisme révolutionnaire ou religieux.

Alex Murphy, devenu
« Robocop » (1987)



Mais que l'on nie ou exacerbe son désir d'infini, on reste un fils ou une fille de la modernité. En effet, que nous en soyons conscients ou non, nous attendons de la technoscience et des progrès matériels qu'elle semble promettre, qu'elle change si profondément notre situation que nous jouissions davantage de l'existence, que nous goûtions pleinement à la vie, que nous cessions de connaître cette hémorragie ontologique si bien repérable - comme Jean-Paul Sartre l'a souvent souligné - dans les transports publics.

La promesse faustienne

En outre, si la vie, la vraie vie, est énergie, la civilisation moderne, tout entière fondée sur l'énergie et les possibilités qu'elle nous offre de dépasser les limites de la condition humaine, encourage cette aspiration à la plénitude en chacun de nous. La promesse faustienne ou prométhéenne de dépasser ces limites a obsédé et obsède encore les modernes. Comme nous avons eu tort de nous réjouir de la chute du mur de Berlin ! Certes, le communisme était une abomination et sa disparition bienvenue. Mais comme le soulignent tous les poètes, écrivains et philosophes venus de l'Est, l'Occident (ce mot est vague, mais il en faut bien un) n'a pas saisi cette occasion pour réfléchir à son histoire et à la raison pour laquelle tant de ses intellectuels ont adhéré à une doctrine qui a conduit à l'extermination d'au moins 20 millions

de personnes entre 1918 et 1968¹ dans la seule Russie.

A partir de la thèse soutenue dans ces lignes, cette adhésion est facile à comprendre. Souvenons-nous ! Que proposait le marxisme ? De supprimer toute aliénation en aidant l'homme à réaliser son essence dans une histoire dont le moteur était une économie en croissance, stimulée par la technique et les sciences, sans oublier évidemment la lutte des classes. En termes un peu sophistiqués, ceux de Gilbert Hottois, la technique a été considérée dans le marxisme comme « l'instrument historique de l'eschatologie de l'humanité ».²

Dans le marxisme et aujourd'hui dans nos sociétés avancées ! De ce point de vue, aucun mur ne s'est écroulé. Après 1989, nous avons continué à croire que l'histoire, stimulée par la technoscience, allait permettre de mieux nous réaliser. Avec moins de fanatisme et plus de douceur que dans les régimes communistes, mais à partir du même fond : une progressive transsubstantiation de notre nature qui nous permettrait de connaître une joie sans limites et sans terme.

Le pire est que nous n'avons pas pris la mesure de la perpétuation de cette foi en une libération de l'homme par l'homme. La logique eschatologique à l'œuvre dans les sociétés développées est restée souterraine. Tout au plus la voyons-nous surgir, comme autant de geysers, ici et là dans notre vie quotidienne. Par exemple, la célébration de la vie comme valeur suprême, ce qui signale soit une imposture, soit de la bêtise, et en tout cas un mépris pour tous ceux qui se sont battus pour de réelles valeurs, comme la liberté ou la justice. Ou encore, la manière dont la science est devenue une idole qui abrutit plus qu'elle n'éclaire.

1 • Je prends 1968 comme date de référence car c'est l'année où a été publié l'ouvrage de **Robert Conquest**, *The Great Terror* (Londres).

2 • **Gilbert Hottois**, *Le signe et la technique : la philosophie à l'épreuve de la technique*, Aubier, Paris 1984, pp. 50-53.

« Presque tout ce qui distingue notre époque des précédentes en bien comme en mal, nous le devons à la science... Notre vie quotidienne et notre organisation sociale tout entières sont ce qu'elles sont à cause de la science... »
Bertrand Russell,
 (1948)

Grâce à elle, nos contemporains croient qu'ils sont entrés dans un processus de transfiguration. Le problème, comme avec toutes les idolâtries, est qu'ils y croient et n'y croient pas, un peu comme les communistes soviétiques dans les deux dernières décennies de leur régime ou les Chinois aujourd'hui avec les restes du culte de Mao.

Est-ce grave ? Difficile de répondre. C'est indubitablement une forme de schizophrénie et l'on sait à quelles perversités peuvent conduire les désordres psychiques. Par exemple, une folie furieuse pour ne pas s'avouer à soi-même qu'on ne croit plus aux vertus eucharistiques de la technoscience.

Cette possibilité est à prendre au sérieux pour deux raisons. D'une part, la célébration idolâtre de la vie va devenir de plus en plus problématique avec l'explosion des coûts de la santé dans des sociétés vieillissantes et en déclin démographique. Un jour viendra où les coûts de ce vieillissement deviendront insupportables et où il faudra bien regarder la mort en face. D'autre part, la diminution des réserves d'hydrocarbures, inéluctable quelque part entre 2010 et 2020 : nous devons alors abandonner notre foi en une technoscience prométhéenne capable de nous libérer de toutes les limites inhérentes à la condition humaine.

Lutter contre l'idolâtrie

Y a-t-il un remède ? Oui, et comme toujours on le trouve dans un effort de lucidité. Si un large débat s'ouvrait sur la nature de ce désir d'infini qui habite toute créature et sur les formes prises par ce désir pour trouver à se satisfaire, il est probable qu'une partie au moins du culte idolâtre pour la technoscience disparaîtrait. Malheureusement, nous ne

pouvons nous faire trop d'illusions. Les puissances médiatiques et culturelles à l'œuvre pour nous convaincre que nous sommes en route pour un avenir radieux paraissent encore plus invincibles qu'aux plus beaux jours du communisme.

Cependant pour chaque Goliath, il s'est toujours trouvé un David. Nous pouvons tenter de lui préparer le terrain, sur un mode plus socratique que prophétique. Socrate, pour autant que nous puissions en juger, se plaisait à mettre ses interlocuteurs en contradiction avec eux-mêmes. Nous pouvons le suivre, non seulement dans un débat, mais aussi dans le regard que nous portons sur nos sociétés obsédées par la technoscience et ses potentialités.

Ce qui saute aux yeux est qu'elles sont installées dans une énorme contradiction. D'un côté, elles se veulent réalistes en voyant dans l'homme un élément comme un autre du cosmos : un peu plus compliqué, c'est vrai, mais pas substantiellement différent de tout ce qui l'entoure. D'un autre côté, c'est juste l'inverse : elles attendent de la technique et de la science qu'elles nous permettent d'assouvir nos soifs messianiques.

Plus la science s'acharne à nous montrer que nous sommes à peine différents des mouches (notre ADN serait très proche du leur), plus elle nous promet (à son corps défendant aux yeux des meilleurs chercheurs) un avenir radieux où nous serions libérés des lourdeurs de notre condition. Il y a là, en puissance, une possible explosion, au plan culturel, qui pourrait remettre l'église au milieu du village, si l'on peut dire.

J. M.

Maisons de famille

... **Guy-Th. Bedouelle o.p.**, Angers (France)
Recteur de l'Université catholique de l'Ouest

cinéma

Les films d'Olivier Assayas se succèdent et ne se ressemblent pas, ou plutôt ils présentent une véritable alternance entre des œuvres haletantes, survoltées, comme *Clean* (2004) ou *Bording Gate* (2007), et une veine qui conjoint le calme du cinéma asiatique qu'il aime tant à celui d'une certaine littérature française. Tel est le cas des *Destinées sentimentales* (2000), adapté d'un roman de Jacques Chardonne, et de *L'heure d'été*, son dernier film.

C'est une belle chronique familiale, toute en discrétion, qui fait penser au titre d'une œuvre de Drieu La Rochelle de 1937 : *Rêveuse bourgeoisie*. Sauf que la bourgeoisie elle-même change, montrant par là son indéniable don d'adaptation. Le film relate comment un héritage, en l'occurrence une belle maison de famille, raffinée et confortable mais sans ostentation, ne peut être assumé par de nouvelles générations.

Hélène Berthier vit dans le souvenir de son oncle, un peintre réputé dont elle garde certaines œuvres dans la maison familiale, ornée de meubles et d'objets du XIX^e siècle. Une scène d'exposition réunit tous les personnages à l'occasion de l'anniversaire d'Hélène. Ses trois enfants sont là avec leur famille.

L'aîné, Frédéric, rassure sa mère sur sa volonté de conserver intacte la maison de leur enfance. Mais elle n'a guère d'illusions car elle sait que sa fille Adrienne a choisi de quitter la France pour les Etats-Unis et que Jérémie, son cadet, jeune cadre dans les affaires, a tourné les yeux vers l'Extrême-Orient.

Après leur départ, dans une scène digne de *La cerisaie* de Tchekhov, alors qu'Hélène se repose dans la lumière du soir, elle congédie gentiment la cuisinière-gouvernante, qui « fait partie de la famille », un des personnages-clefs de la vie des classes aisées jusqu'aux années '70. Elle qui a toujours été là veut apaiser la vieille dame, mais nous savons bien qu'elle est la plus lucide sur l'avenir. La maison n'a-t-elle pas perdu sa raison d'être si la famille est dispersée ? En effet, après la mort d'Hélène, dans une confrontation très feutrée, attentifs à ne pas se blesser mais quand même résolus à faire prévaloir ce qu'ils estiment être le bon sens économique et leur choix de vie, Adrienne et Jérémie insistent pour vendre la collection de tableaux et bénéficier des réductions des

L'heure d'été
d'Olivier Assayas

Les trois enfants
d'Hélène,
« L'heure d'été »



droits de succession obtenus par les donations aux musées nationaux. Frédéric ne lutte guère, même s'il est envahi par l'émotion. La bourgeoisie s'adapte aux circonstances, aux nouveaux modèles de société, et les maisons de famille ne peuvent guère résister aux effets induits de la mondialisation.

Le film prend alors une dimension documentaire avec les experts et les conservateurs, rappelant qu'à l'origine il devait être un court métrage commandé par le Musée d'Orsay. Les beaux meubles rares d'Hélène Berthier y sont finalement exposés.

Assayas montre ainsi comment l'œuvre d'art a changé de statut. Ces objets, qui étaient des dons, insérés dans l'histoire même d'une famille avec ses drames, ses secrets et ses bonheurs, sont devenus anonymes, perdus parmi tant d'autres, estimés et catalogués. Le cinéaste le fait sans pathos, sans nostalgie même peut-être. C'est un simple constat de la réalité contemporaine, d'une délicatesse extrême qui fait toute la valeur de son film.

Le premier film d'Andreï Zviaguintsev, *Le retour*, possédait une telle force, qu'on attendait avec intérêt sa seconde œuvre. Adaptation d'une nouvelle de William Saroyan, *Le bannissement* est plus long, plus froid, moins bien construit, mais ne laisse pas indifférent. Une maison familiale à la campagne y joue le rôle principal. Enjeu ou plutôt lieu de confrontations, elle sera, elle aussi, abandonnée. Accompagné de sa femme Vera et de ses deux enfants, Alexandre a choisi, pour des raisons obscures liées à des trafics divers, de quitter une ville industrielle pour s'installer, provisoirement ou pour plus longtemps, dans la ferme de son père qui est mort. C'est là que, dès le premier soir, Vera lui confie qu'elle

attend un enfant qui n'est pas de lui. Nous saurons plus tard qu'il s'agit d'un mensonge ayant pour fonction d'éprouver son amour.

Enfermé dans sa jalousie et dans son humiliation, Alex n'a de cesse d'obtenir que sa femme avorte le plus vite possible dans une clandestinité couverte par son mauvais génie, mafieux et gangster. Vera se laisse persuader mais c'est pour mourir elle-même. L'homme est submergé de regret, mais il est trop tard. Soutenu par la musique d'Arvo Pärt, le film a une véritable puissance, cependant certains choix du réalisateur russe lui enlèvent de sa crédibilité. Ayant voulu donner à son film une intemporalité, il a gommé toutes les références géographiques ou chronologiques. En fait, il a tourné dans de très beaux paysages de Moldavie et ses acteurs parlent russe. Une insertion plus réaliste aurait évité cette abstraction qui gêne. Il en va de même du retour en arrière explicatif constituant la dernière scène : elle déséquilibre puisqu'on passe du point de vue d'Alex, qui domine le film, à celui de Vera.

Il n'empêche que, par la métaphore immobile (si on peut dire) de la maison plantée entre les collines, bientôt définitivement abandonnée, Zviaguintsev sait faire pressentir, par une situation extrême, que la famille, cette habitation spirituelle, ne saurait vivre sans le pardon demandé, suggéré et reçu.

G.-Th. B.

Le bannissement d'Andreï Zviaguintsev

Le miroir des illusions

théâtre

● ● ● **Valérie Bory**, Lausanne
Journaliste

On se réjouissait de découvrir le dernier projet théâtral Transhelvetia. C'est une certaine déception qui ressort de cette pièce, jouée par des comédiens romands frais émoulus de leur école de théâtre. Musset a 23 ans quand il écrit, en 1833, la première version des *Caprices de Marianne*. Le texte dépeint deux amis, fils de bonnes familles napolitaines, qui passent leur vie en fêtes et conquêtes amoureuses. L'un, plus libertin, est déjà blasé (Octave), l'autre (Coelio), plein d'élans naïfs, est un romantique. Bipolarité qu'on retrouve chez Musset lui-même. Entre les deux, une jeune femme, qui ne sort de chez elle que pour se rendre aux vêpres, mariée à un riche notable, Claudio, maladivement jaloux de cette épouse pourtant exemplaire.

Coelio tombe amoureux fou de Marianne, qu'il regarde passer avec fascination. Il n'ose l'aborder et charge son ami Octave de le faire à sa place. Un jeu dangereux qui se terminera très mal à la suite d'une méprise.

Le metteur en scène Jean Liermier a imaginé placer la pièce de Musset dans l'Italie des années 1950-60. D'où la vespa, les lunettes de soleil comme en portait James Dean, devenues aujourd'hui « vintage », le foulard de Marianne noué à la Audrey Hepburn et la cabine téléphonique au coin de la rue. Cabine qu'Octave trafique en tapant sur le boîtier pour ne pas payer sa communication, comme un petit voyou de banlieue.

Transposition hasardeuse pour des jeunes gens dorés sur tranches qui sont, chez Musset, des aristocrates. Mais on atteint l'acmé du vernis des années '60 avec... la cigarette. L'un ou l'autre tirant sur sa clope après une réplique. On l'aura vu faire sans doute dans les films de Godard (comme dans les films de ces décennies). Musset, dont le désenchantement poétique et la beauté de la langue nous parlent encore (« L'ivresse fait mes volontés comme je fais les siennes ! »), survit donc à l'abribus des années '60.

Mais la fougue de la jeunesse (des comédiens) ne suffit pas et Claudio est un peu caricatural et pas assez « barbon ». Musset l'a voulu en effet trois fois plus âgé que Marianne, ce qui rend plus évidente son attirance pour un garçon de son âge. Car elle n'est pas une femme capricieuse, le mot caprice devant s'entendre ici comme un hasard de la vie. D'épouse insatisfaite et soumise, elle devient maîtresse de ses sentiments et de ses désirs. Octave de son côté maîtrise bien le rôle difficile de libertin qui tient pourtant des propos d'une grande sagesse sur l'existence. Coelio le pur n'est pas en reste.

On peut regretter que le carnaval ait été mis de côté, avec ses excès qui retombent comme un soufflé quand la griserie a disparu, laissant place à la mélancolie où Musset excelle (« Malheur à celui qui au milieu de la jeunesse s'aban-

Les caprices de Marianne, d'Alfred de Musset

Tournée scolaire en Suisse alémanique, du 4 novembre au 13 décembre 2008

théâtre

La seconde surprise de l'amour, de Marivaux

A Zurich, Schauspielhaus/Schiffbau, du 4 au 6 juillet ;
à Lyon, Théâtre des Célestins, du 9 au 26 octobre

donne à un amour sans espoir »). Il faudra attendre la mort de Coelio, qui scelle les illusions perdues. Car cette comédie qui commence dans une « fureur de vivre », se termine au cimetière, après le meurtre d'Octave.

Une coproduction entre des festivals européens et le Théâtre de Vidy-Lausanne promène Marivaux en tournée 2008. Luc Bondy, metteur en scène de théâtre et d'opéra natif de Zurich, a dirigé pour ce Marivaux des comédiens brillants, venus du théâtre et du cinéma.

Marivaux, maître de l'intrigue amoureuse, fait se rencontrer, dans cette pièce écrite en 1727, une jeune et belle marquise, veuve depuis peu, courtisée par un vieux comte, et un chevalier qui a perdu celle qu'il aime.

Une attirance se noue entre ces deux laissés-pour-compte de l'amour, qu'ils s'ingénieront, chacun, à nier jusqu'à la fin, enchaînant les quiproquos, préférant parler d'amitié, par orgueil, par refus de s'engager et parce qu'ils sont l'objet de marchandages sentimentaux orches-

trés en coulisse par leurs valets. L'amitié feinte se retournera contre ses protagonistes, acculés à se déclarer leur flamme. La servante de la marquise, Lisette, robe blanche « Courrèges », funambule sur ses très hauts talons, virevolte autour de sa maîtresse pour lui faire jeter son deuil aux orties. Sortant accablée d'un dais de crêpe noir, la marquise s'ennuie, assommée de surcroît par les fadaïses académiques que lui sert son philosophe attitré, un intello en écharpe et pantalon de velours. Hortensius, c'est son nom, sort ses livres d'un caddy de grande surface, cite Sénèque, Racine et courtise Lisette avec des « périodes » de rhétorique bien tournée. Ladite Lisette passe avec gouaille de la langue de Marivaux au parler contemporain, arrachant des rires de connivence aux spectateurs. Seule réserve à ce brillant exercice sur les malentendus amoureux (qui a obtenu le Molière de la meilleure mise en scène 2008), le chevalier, jeune homme bien né, en pantalon jaune et veste étriquée, qui ne sait que faire de ses bras et de ses jambes, est décalé dans la cohérence du tout. Le personnage, noué, boudeur, nous embrouille dans son identité sexuelle floue.

Pour écrin de cette subtile rhétorique des sentiments, une scénographie géométrique, avec un large praticable au centre. Entre les premières scènes, quelques notes des quatuors de Haydn. Avec l'éclatement de la gangue qui retenait la marquise et le chevalier figés dans leur parti pris, leurs valets Lisette et Lubin se sont eux aussi réunis. La gaieté éclate, chacun a ôté son masque, on rit et l'on titube. Cette fête du théâtre, à la contemporanéité la plus naturelle, emballe.

« La seconde surprise de l'amour »



Madame de Sade, femme du marquis, demeura fidèle et dévouée à son mari emprisonné plusieurs fois entre 1777 et 1790. Mais lorsqu'il sera enfin libéré, au début de la Révolution française, elle décidera contre toute attente de ne plus le revoir et de demander le divorce.

C'est sur cette énigme existentielle (la marquise, fidèle jusque dans « l'innommable » devient une figure mystique) que le grand auteur japonais Yukio Mishima place sous les projecteurs six femmes, trois d'entre elles étant proches de Sade.

Il y a là la comtesse de Montreuil, mère de Renée de Sade, qui incarne les valeurs morales ; c'est elle qui, en obtenant une lettre de cachet, fit incarcérer son gendre le 13 février 1777, à l'insu de sa fille Renée. Outre Renée de Sade, il y a aussi Anne, sa jeune sœur, qui révèle avoir suivi Sade à Venise en 1772, et Madame de Saint Fond, courtisane, personnage imaginé par Mishima, tout comme l'écrivain japonais a créé Madame de Simiane, amie d'enfance du marquis, qui se cache derrière le paravent de la religion pour ne pas entendre l'indicible. En effet, deux affaires licencieuses, rendues publiques du temps de Sade, lui sont racontées. La sixième femme est la servante Charlotte.

1777 : l'Ancien Régime vit ses derniers temps ; les valeurs qui l'avaient maintenu debout sont combattues, la révolution est en marche. Sur scène, les personnages féminins évoluent dans des robes-ballons de 2 m d'envergure, à roulettes. Ces icônes du XVIII^e siècle glissent sur le parquet comme des figurines et portent perruques emplumées. Elles guerroyent à coups d'arguments, guerre des valeurs, guerre du Bien et du Mal.

A travers le texte d'un classicisme rigoureux d'André Pieyre de Mandiargues, qui traduit la pièce de Mishima écrite en 1965, s'inscrit la figure de l'absent : Sade ou l'insurrection totale dressée face aux règles que la société et la religion ont édifiées. Trois « témoins » font mieux que le défendre, elles le subliment en une langue métaphorique et précieuse : Mme de Saint Fond, Anne, ainsi que Renée de Sade.

Pour cette dernière, la fidélité absolue participe de l'être même de son mari, fut-il une figure de l'enfer. Comme un bateau vermoulu est condamné à partager l'essence de la mer avec les vers qui le rongent, selon les mots que Mishima met dans la bouche de Renée. Ainsi peut-elle lancer, dans une formule troublante : « Donatien, c'est moi. »

Percussions, battements, craquements, claquements, aussi secs que l'échafaud auquel Sade échappa, clouent les scènes les unes sur les autres.

V. B.

théâtre

Madame de Sade, de Yukio Mishima

Mise en scène Jacques Vincey, nouvelle tournée en préparation, à Paris, Les Abbesses/Théâtre de la Ville, du 8 au 25 octobre

Festival international de MUSIQUES SACRÉES

à Fribourg,
Collège Saint-Michel

du 5 au 13 juillet 2008

www.fims-fribourg.ch
© ++41 (0)26 322 48 00

Le corps déchiré d'Orphée

Pasolini

● ● ● **Gérard Joulé**, *Epalinges*

Alberto Garlini,
Un sacrifice italien,
Christian Bourgeois,
Paris 2008, 606 p.

René de Ceccatty,
Sur Pier Paolo Pasolini,
du Rocher, Monaco
2005, 296 p.

Bertrand Levergeois,
*Pasolini, l'alphabet
du refus*, du Félin,
Paris 2005, 248 p.

Le ciel est la proie des violents ; l'enfer vomit les tièdes ; qui perd son âme la sauvera et qui veut la sauver la perdra. Il faut toujours avoir ces vérités présentes à l'esprit quand on parle des poètes. Rimbaud voulait sortir du christianisme pour redevenir païen, mais il n'y arriva pas. Nerval voulait ressusciter les anciens dieux et son âme ploya sous cette tâche ; le fossé était si profond entre le rêve et le réel qu'il se pendit rue de la Vieille-Lanterne, au cœur du vieux Paris, un soir glacé d'hiver.¹ Les surréalistes crurent pouvoir recueillir cet héritage nocturne que des chrétiens comme Claudel leur disputaient, mais aucun d'entre eux ne retrouva l'innocence perdue et la clé du paradis, et ils restèrent pour la plupart des littérateurs et des théoriciens, ce qui leur faisait le plus horreur au monde. Car comme disait Rimbaud : « La main à la plume vaut la main à la charrue » depuis que Richelieu avait interdit aux hommes de se servir de leur épée.

Pier Paolo Pasolini, lui, voulut être à la fois chrétien, poète et marxiste, c'est-à-dire bâtir la cité du Bien tout en restant dans la forêt du Mal de l'enfance et de l'innocence coupable. Tel fut son dilemme. Mais il s'aperçut bien vite que construire la cité marxiste du Bien, ce n'était pas autre chose que de construire la société de consommation, et

que les capitalistes bourgeois s'y entendaient encore mieux que les marxistes. Que leur cité aux uns et aux autres était en fait la même et qu'elle était fondée sur la destruction de la forêt du Mal (plus proche du Royaume des cieux que l'Eglise elle-même), de l'enfance et des particularismes.

Quand il fut convaincu qu'il n'y avait ni porte de sortie ni retour en arrière possible, il se laissa assassiner dans ce qui restait de zone et de sauvagerie aux alentours de Rome ; je dirais même, au risque de commettre un blasphème, qu'il se laissa « christiquement » assassiner et qu'il voulut sa mort comme le Christ avait voulu la sienne. Car sans la figure du Christ, la personne et l'œuvre de Pasolini sont incompréhensibles.

La poésie mise à mal

On dit communément que la poésie peut s'accommoder de tous les régimes, qu'elle peut fleurir en temps de guerre comme en temps de paix, sous un gouvernement despotique comme sous un gouvernement populaire. On peut toutefois se demander si la religion du tra-

1 • Voir **Gérard Joulé**, « L'épanchement du songe », in *choisir* n° 576, décembre 2007, pp. 30-33. (n.d.l.r.)

vail, qui à la Réforme s'est substituée à la religion des lys et de la vie contemplative ou guerrière, n'a pas été funeste à l'exercice et au rayonnement de la poésie, tant pour ceux qui la pratiquent que pour ceux qui la goûtent et s'en nourrissent.

La forêt du Mal dont je parle n'est pas une vaine allégorie. Elle est le *et ego in Arcadia* des poètes. Elle est leur cœur brûlant. Elle s'oppose à la cité du Bien comme l'enfance sauvage à l'âge adulte. Pasolini était pris entre la cité du Bien, qu'il tentait d'édifier avec ses amis les intellectuels marxistes, et la forêt du Mal où, à la tombée de la nuit, il allait chasser les garçons fraîchement arrivés des campagnes, afin de les chanter. Car il les célébrait comme Homère de son temps célébrait les rois et les dieux. Il n'y a rien à chanter dans la cité du Bien. Il n'y a que des parlottes d'intellectuels et d'hommes d'affaires, des gens qui achètent et qui vendent, des commerçants et des industriels, tous bien occupés à bétonner le monde et à l'embourgeoiser en l'abêtissant dans une société de jeux de cirque.

Pour vendre ses films, Pasolini dut faire le tapin et parler aux journalistes, jusqu'au jour où il s'aperçut que le monde bourgeois et le monde marxiste étaient une seule et même chose et que les prolétaires n'avaient qu'une faim, qui était de s'embourgeoiser et d'entrer le plus vite possible dans la société de consommation.

Ce qu'on trouvera donc dans les films, dans les poèmes et dans les écrits non théoriques de Pasolini, c'est ce qui a disparu du monde laïque bourgeois et rationalisé : le sacré, le sauvage et le sacrificiel. On trouvera chez lui des Médée qui empoisonnent leurs enfants, des Christ crucifiés et des Piétas. On trouvera chez ce garçon qui a quitté sa province et qui s'est intellectualisé à la

ville, tout le paradis perdu d'une piété populaire nourrie encore des atavismes ancestraux et durcis au feu intellectuel d'une conscience de classe, qui était en réalité la conscience d'un monde disparu, dont il avait une nostalgie aussi dévorante et aussi désespérée que celle que d'Annunzio pouvait nourrir pour la Rome des papes, des Borgias, des courtisanes, des palais et des jardins.

Obscène uniformisation

Tout ce qui est lié à Pasolini, à sa vie, à son œuvre est scandaleux et réclame le scandale, voire la colère ou la pitié divine, ou les deux. Ses *Ecrits corsaires* et ses *Lettres luthériennes* sont un violent réquisitoire contre la société de consommation et les dégradations inéluctables qu'elle provoque ; une critique féroce de la mutation anthropologique des Italiens, si avancée, selon lui, qu'il était devenu impossible de distinguer à leur façon de s'habiller, contrairement à ce qu'il en était de son temps, un garçon de droite d'un garçon de gauche. L'un et l'autre étaient réduits à l'état de chose par le monde qui les avait produits, un monde dominé par le mythe de la violence, de l'immédiateté, et privé de la plus élémentaire pitié. L'obscène uniformisation était un état de fait.

« Moins on a de droits, écrit-il, et plus on est libre. Le véritable esclavage des Noirs en Amérique a commencé le jour où on leur a accordé les droits civils. La tolérance est la pire des répressions. C'est elle qui a provoqué la mode de la drogue, de la mort et de l'extrémisme. » Les plus faibles y tombent en se donnant des airs de champions. En réalité, ils n'ont été les champions que du plus impitoyable conformisme. La publicité a souillé les murs de nos villes. La société de spectacle a tué les âmes.

Recherche de la mort

Sa *Divine Mimesis*, livre inachevé, offre la description de ce que pourrait être sa mort. Le protagoniste, alter ego de Pier Paolo, y est tué à coups de bâton, alors qu'il essaie de réécrire les six premiers chants de *l'Enfer* de Dante. « Pierre II, pasteur et poète ! Puisque seul un poète peut savoir qu'il doit mourir ! Demain Nostradamus enregistrera l'un des cent millions d'actes qui préparent ton couronnement, ton martyre. »

Pasolini pensait que personne ne le pleurerait. Tout poète sait non seulement qu'il ne sera pas pleuré, qu'il ne le sera jamais pour ce qu'il est réellement, un monstre solitaire, mais il sait aussi toujours qu'il doit mourir, qu'il est à chaque seconde en train de perdre son sang, en train de perdre sa vie, en train de perdre son âme.

Tout poète sait qu'il sera déchiré, dévoré par les ménades, et s'il est en plus chrétien, il a devant les yeux le martyre de son Seigneur et de ses disciples. Et c'est cette mort que Pasolini recherchait dans ce qu'on ne sait plus comment

Pasolini, 1964



nommer aujourd'hui, sexe ou érotisme, mots qui ne signifient plus rien depuis que l'industrie et le commerce s'en sont emparés pour en faire un simulacre et un produit.

Dans une société où tout est interdit, on peut tout faire. Dans une société où tout est permis, on ne peut faire que ce qui est permis et qui l'est violemment, car ce qui est permis, c'est la société de consommation qui le produit. La perversion des temps modernes se produisit quand la société décida d'être tolérante. C'était aller contre la vocation de toute société qui est d'être répressive. Et si elle fut tolérante, c'était pour écouler ses marchandises, dont la première est le sexe. « La permissivité néo-capitaliste est destructrice, écrit Pasolini : mieux vaut les sociétés répressives en ce sens que la tolérance est la pire des répressions. Je ne crois pas qu'on puisse rien faire sur le plan politique aujourd'hui. Tout est piégé, tout est récupéré. La seule force contestatrice du présent est le passé. »

Il savait par ailleurs que son idée de l'homosexualité, proche de celle de Genêt ou de Proust, ne pourrait vivre dans une société laïcisée où la femme a ébranlé les valeurs traditionnelles ; elle ne pouvait vivre que dans une société machiste et phallocratique. Il proclamait par ailleurs, avec le sérieux de celui qui sait qu'on ne le croira pas car on se refuse à le croire aussi idiot, que la femme n'a pas d'âme ou qu'elle la perd dès qu'elle veut entrer en compétition avec l'homme dans le monde du travail et du pouvoir. Au XIX^e siècle Baudelaire, sur un plan théologique, avait tenu exactement le même langage.

La gauche, les communistes, ses propres amis, tout le monde abandonna ce fou. Les pharisiens et les Apôtres pensaient aussi que le Christ tenait des propos blasphématoires qui outrageaient, scandalisaient la saine raison. Nous sa-

vons que les prophéties de Pasolini étaient justes. Il est mort assassiné sur une plage près de Rome, du sable plein la bouche, les os de la face en bouillie. Qui vit par le sexe, périt par le sexe. Ce sexe qui était pour lui un instrument de vie et de mort. Le passé était passé, le présent invivable ; il ne pouvait pactiser avec lui ; la mort était l'unique sortie de secours depuis que le sentiment de sa jeunesse enfuie avait commencé de le tourmenter.

Pureté passée

En 1973, dans un compte rendu d'*Un po' di febbre* de Sandro Penna, Pier Paolo écrit : « Quel pays merveilleux était l'Italie pendant la période du fascisme et juste après ! La vie était telle qu'on l'avait connue enfant, et elle n'a plus changé depuis vingt, trente ans : je ne dis pas ses valeurs - c'est un mot trop élevé et trop idéologique pour ce que je veux simplement exprimer - mais les apparences semblaient douées du don de l'éternité : on pouvait croire passionnément dans la révolte et la révolution, puisque aussi bien cette merveilleuse chose qu'était la forme de la vie ne changerait pas. On pouvait se sentir héros de la mutation et de la nouveauté, parce qu'il y avait pour vous donner force et courage, la certitude que les villes, les hommes et les campagnes, dans leur aspect le plus profond et le plus beau, ne se modifieraient jamais : seules s'amélioreraient en toute justice leurs conditions économiques et culturelles, qui ne sont rien par rapport à la vérité préexistante qui, merveilleusement immuable, règle les regards, les gestes, les attitudes d'un homme ou d'un jeune garçon... Les gens portaient des vêtements frustes et pauvres (peu importait que les pantalons fussent rapiécés, il suf-

fisait qu'ils fussent propres et bien repassés) : les jeunes gens étaient tenus à l'écart par les adultes, qui éprouaient devant eux presque un sentiment de honte pour leur impudente virilité naissante, bien qu'extraordinairement pleine de pudeur et de dignité... A travers ces villes à la forme intacte, aux frontières précisément délimitées avec la campagne, ils flânaient, en groupes, à pied ou en train : rien ne les attendait, et ils étaient disponibles. Ce qui les rendait purs, une sensualité naturelle qui restait miraculeusement saine, qui les rendait prêts à n'importe quelle aventure, sans rien perdre de leur droiture ni de leur innocence. Même les voleurs et les délinquants avaient une qualité merveilleuse : ils n'étaient jamais vulgaires. »

L'éros pasolinien s'était cristallisé autour de ces formes champêtres que la brutalité romaine, commerciale, intellectuelle, moderne avait flétries, les transformant en pratiques sado-masochistes. L'éros pasolinien restera pour toujours fixé à Rome, à ses fils du peuple les plus violents, les plus sauvages, indolents et fainéants.

Mais ces garçons, il ne les aimait pas, il s'en servait, il en fera un objet de récit, et les garçons ne l'aimeront pas non plus, ils ne le pleureront pas quand il mourra. Lui-même n'avait-il pas refusé d'assister à la mort de sa mère tant aimée.

C'est ainsi que dans *Versi del Testamento*, écrit en 1971, il justifiera poétiquement sa pratique de la drague liée à l'errance solitaire. Il voulait être seul, comme il disait, pour « trembler ». Car ce qui compte est l'inaccessible sainteté, et ce qui, seul, a de la valeur, est ce silence tellement plus réel que toute obéissance et que toute désobéissance.

G. J.

■ Philosophie

Philibert Secrétan *Essai sur le sens de la philosophie de la religion*

L'Harmattan, Paris 2006, 148 p.

Comme son titre l'indique, cet essai cherche prioritairement à déterminer aussi rigoureusement que possible la signification et la portée de la philosophie de la religion, dans ce que cette discipline a de spécifique par opposition à la science des religions, à la phénoménologie de la religion et à cette philosophie première que constitue la théologie naturelle.

La deuxième section de l'essai traite des catégories essentielles de la religion que sont le sacré, le profane et le saint. Le partage entre le sacré et le saint y est clairement défini : tandis que le sacré comporte une dimension impersonnelle (notamment cosmologique) qui peut conduire à des pratiques rituelles intolérables allant jusqu'au sacrifice humain, la sainteté se relie toujours à une éthique de la personne, qui s'élève librement vers l'absolu. Dans la troisième section de l'ouvrage, l'auteur confronte plusieurs modèles de philosophie de la religion (Kant et Hegel en particulier).

On retiendra notamment de la dernière partie du livre, le chapitre intitulé *Visées et limites du dialogue interreligieux*, dans lequel l'auteur s'interroge sur la contribution possible de la philosophie au dialogue interreligieux, qui ne peut aboutir sans une réelle réflexion sur ses conditions de possibilité.

Jean-Nicolas Revaz

■ Témoignages

Henri de Lubac *Carnets du Concile I + II*

Cerf, Paris 2007, 574 p. + 578 p.

Deux gros volumes pour contenir les carnets écrits tout au long du concile Vatican II par le Père de Lubac. L'édition est soignée ; elle est accompagnée de nombreuses notes, précises et détaillées, sur les acteurs du Concile dont le théologien de *Surnaturel* fait mention.

Au départ, ces *Carnets* n'étaient pas faits pour l'édition ; de Lubac notait au courant de la plume les événements et les discus-

sions du jour. Ils commencent en 1960 avec les commissions préparatoires et s'achèvent en 1965 avec la dernière session du Concile. A sa grande surprise, de Lubac avait été appelé comme consultant pour la Commission théologique. Dans les années précédentes, en effet, il avait eu maille à partir avec le Saint-Office pour certains de ses ouvrages. Il représentait un courant nouveau de la théologie, plus ancré dans la pensée des Pères de l'Eglise que dans la scolastique. Dans les *Carnets*, on sent de Lubac désireux de dialogue et de concorde, mais en même temps affecté par les étroitesse théologiques de la Curie ou les audaces peu informées de certains évêques. On le voit aussi très soucieux de l'accueil qui est fait à sa pensée, en particulier à ce qu'il écrit sur Teilhard de Chardin.

Les *Carnets* constituent une documentation fort intéressante pour les historiens du Concile et pour ceux qui veulent aller voir les débats épiques et parfois consternants qui ont présidé à l'élaboration des textes conciliaires. Cette édition leur est destinée. En revanche, l'énumération souvent elliptique des personnes et des discussions sera d'accès plus difficile à ceux qui n'ont pas déjà une connaissance largement informée de Vatican II.

Marc Donzé

Gabrielle Chevassus *Le Père Carré*

Les Amis de Crespiat, Luzech 2007, 152 p.

Gabrielle Chevassus a été la collaboratrice du Père Carré de 1951 à 1997. Elle nous rend présent le visage du « Père » en rassemblant des pages évocatrices de sa longue vie, illustrées par des photos bien choisies. Né en 1908 dans le Loiret, le jeune Robert Carré servit la messe dès l'âge de 5 ans. Il rentra à 18 ans au noviciat des dominicains à Amiens. Tout au long de son existence, il eut l'opportunité de rencontrer des êtres d'exception, comme Robert Garric, qui fonda avec lui la *Revue des jeunes*, ou Maurice Zundel : ils échangèrent sur la nécessaire résistance au nazisme.

Le Père Carré entra dans la Résistance le 17 juin 1940 déjà, avec Edmond Michelet. Il entreprit des démarches risquées pour sauver des juifs de la déportation. Par trois fois, il échappa à la Gestapo. La première

tentative d'arrestation eut lieu à Pau, dans une clinique tenue par des dominicaines où il était soigné. Admirez la présence d'esprit de Mère Saint-Clément qui devait conduire à son chevet deux militaires de la Gestapo chargés de l'arrêter. « Il est malade, leur dit-elle, en montant les deux étages, il vous faudra prendre de grandes précautions. Il est très contagieux. Nous ne pouvons l'approcher qu'avec un masque et une blouse stérile. » Les deux visiteurs firent demi-tour rapidement, comme si un bataillon de microbes les poursuivait !

Ses écrits biographiques nous dévoilent sa vocation de frère prêcheur qui dynamisa toute sa vie : « Le service de la Parole de Dieu prit à mes yeux une force contraignante. Il serait mon bonheur, il serait mon tourment. C'est par rapport à lui que s'organisa peu à peu mon existence. Je vis dans la Bible, dans l'étude et dans la prédication un chemin de sainteté. » Il fut aussi l'aumônier des artistes ; il a infiniment aimé ce milieu. Elu à l'Académie française en 1976, il se sentait devant Dieu responsable de ces académiciens qui lui avaient été confiés.

Paul VI le considérait comme un « clinicien des âmes ». Tant à travers ses nombreuses prédications à Notre-Dame qu'au Vatican, il savait entraîner chacun dans sa seule passion : le Christ.

Monique Desthieux

Cardinal Walter Kasper Serviteur de la joie

La vie de prêtre et le service sacerdotal
Cerf, Paris 2007, 158 p.

En regard des questionnements actuels, l'auteur exprime une conviction nourrie par l'Écriture, éclairée par la vie des premières communautés et enracinée dans l'enseignement de l'Église. Il aborde des thèmes souvent discutés de nos jours : le prêtre, la parole de Dieu, l'eucharistie, la réconciliation, l'œcuménisme, la mission, les laïcs. Le fait religieux dans un monde écartelé et changeant appelle une organisation renouvelée ; Kasper relève certaines réalisations.

Les innombrables références bibliques et les citations font de ce texte - inspiré par une vie intérieure perceptible - une étude vivante et originale de la vie de l'Église et de la foi. Des développements soulignent la

place du prêtre autour de l'eucharistie et, par conséquent, sa vocation de « serviteur de la joie » : un homme de l'espérance dans le Christ.

Le style agréable et simple nous rend sympathique le cardinal Walter Kasper, 74 ans, évêque de Rottenburg-Stuttgart, par ailleurs président du Conseil pontifical pour la promotion de l'unité des chrétiens. Avec aisance, il exprime ce qu'il vit.

Willy Vogelsanger

Nicolle Carré et Hubert Paris Vivre avec une personne malade L'Atelier, Paris 2007, 206 p.

Cet excellent ouvrage est destiné aux accompagnateurs, aux soignants, aux médecins et à ceux et celles qui ont à prendre en charge l'un de leurs proches qui affronte la maladie, la vieillesse. La nouveauté de cette approche tient à ce qu'elle est rédigée par des auteurs qui, l'un et l'autre, ont traversé une grave maladie et ont été voisins de la mort. Ils parlent d'expérience et leurs réflexions sont chargées d'une vive sensibilité à ce qui nous est humain.

L'un des atouts majeurs de ce guide pragmatique pourrait se résumer en une formule particulièrement juste : tant que les bien-portants considèrent que les malades n'ont rien à apporter aux autres, ils se privent d'une richesse insoupçonnée.

Merci à Nicolle Carré et à Hubert Paris pour la qualité de leurs conseils, pour les témoignages qu'ils ont pris soin de sélectionner et pour les questions qu'ils posent. Ils nous permettent ainsi d'aller plus loin dans l'approfondissement de nos relations avec les autres et avec nous-même.

A ce propos, les lecteurs de *choisir* se souviendront du remarquable livre de Nicolle Carré, *Préparer sa mort* (L'Atelier, 2001) et de *Lune de miel amer* (Albin Michel, 2005), un dialogue vrai et émouvant avec Olivier, son mari.

Louis Christiaens

■ Récits

Emma Larkin***A mots couverts****Sur les traces de George Orwell en Birmanie*

Olizane, Genève 2007, 274 p.

Dans *Histoire birmane* puis *La ferme des animaux* et 1984, l'écrivain anglais George Orwell (1903-1950) s'élève contre tout impérialisme et totalitarisme. Cet ancien policier de l'Empire britannique en Birmanie sait de quoi il parle. La situation est plus ou moins tendue entre les Birmans et leurs colonisateurs. Les mouvements de grèves sont violemment réprimés. La mission des Britanniques est, selon le mot d'un ancien gouverneur adjoint de Birmanie, de « faire régner la loi et l'ordre dans des régions barbares ». La journaliste Emma Larkin, qui est née et a grandi en Asie, a suivi les traces d'Orwell dans ses six lieux d'affectation et a rencontré de nombreuses personnes. Aujourd'hui, malgré la répression de la liberté d'expression et la peur qui en découle, des Birmans entrent en résistance. Ce qu'a décrit Orwell cinquante ans plus tôt est toujours d'actualité et s'est même aggravé sous la dictature des généraux.

A la lumière de la tourmente actuelle de la politique birmane, ce livre se lit comme un miroir dont le tain n'a pas varié depuis trois quarts de siècle. Il nous plonge dans la réalité de la vie quotidienne, qui rend plus vivantes les informations des médias.

Marie-Thérèse Bouchardy

Dean King***Les naufragés du Sahara***

Noir sur Blanc, Lausanne 2007, 400 p.

L'auteur, amateur de récits historiques à thématique maritime, découvre un jour un petit récit relatant les aventures dramatiques d'un capitaine et de quelques membres de son équipage dont le bateau a fait naufrage au Cap Bonjdour (côte ouest de la Mauritanie qui a la réputation d'être habitée par des anthropophages). Recueillis par des marchands arabes qui font d'eux des captifs, ces hommes traverseront à pied le grand désert (Sahara) du sud au nord et connaîtront mille et une souffrances, mille et une péripéties

aux rebondissements les plus inattendus et les plus surprenants.

Pour finir, la rançon que les marchands exigent pour la libération de ces « loques humaines » sera réunie grâce à la bonne volonté d'un diplomate anglais. Les quelques survivants regagneront l'Amérique d'où ils étaient originaires. Certains pour y mourir peu après de maladies ramenées d'Afrique, d'autres pour y survivre en proie cependant à de grands traumatismes psychiques.

Passionné par ce récit, qui vers 1817 a enthousiasmé l'Amérique, notre auteur décide de refaire en 2001 ce parcours et de nous restituer, en détail, l'incroyable aventure de ces quelques marins confrontés à ce qui leur a paru et qui nous paraît encore une odyssée insoutenable. Et pourtant... ils y ont survécu.

L'auteur a découvert que les descriptions que le capitaine avait faites en 1817 restent toujours vraies aujourd'hui et que la vie des nomades Sahraouis, avec leurs croyances, leurs coutumes et surtout la rudesse du désert, n'a pas beaucoup changé.

Si vous aimez les récits à la limite du supportable, embarquez à bord du *Commerce* (nom du bateau naufragé) et faites un voyage peu ordinaire.

Marie-Luce Dayer

■ Figures d'Eglise

Benoît Lavaud***Saint Nicolas de Flüe****Père du désert*

Ad Solem, Genève 2007, 58 p.

C'est en 1942, cinq ans avant la canonisation de Nicolas de Flüe, que l'auteur, dominicain de son état, publiait ce livre, réédité aujourd'hui. Si le style « date » un brin, la lecture en reste cependant fort intéressante. Après une brève présentation de saint Nicolas, protecteur de la Suisse, qui, en plein XV^e siècle, vécut en ermite dès l'âge de 50 ans et attira dans son ermitage de nombreux pèlerins venus spécialement de Germanie, l'auteur nous introduit dans ce que fut sa vie : son goût pour le silence et la prière, sa doctrine spirituelle, son jeûne, ses tentations et l'influence profonde qu'il exerça sur son environnement et qu'il exerce sans doute encore de nos jours.

Marie-Luce Dayer

Bellet Maurice, *Foi et psychanalyse*. Nouvelle éd., Desclée de Brouwer, Paris 2008, 144 p.

Ben Jelloun Tahar, *Sur ma mère*. Gallimard, Paris 2008, 270 p.

Béthune Pierre-François de, *L'hospitalité sacrée entre les religions*. Albin Michel, Paris 2007, 220 p.

Bianchi Enzo, *J'étais étranger et vous m'avez accueilli*. Lessius, Bruxelles 2008, 102 p.

Bizot Thierry, *Catholique anonyme. Roman*. Seuil, Paris 2008, 228 p.

Boudignon Patrice, *Pierre Teilhard de Chardin*. Cerf, Paris 2008, 432 p.

Chapelle Albert, *Ontologie*, Lessius, Bruxelles 2008, 142 p.

Charentenay Pierre de, *Vers la justice de l'Évangile. Introduction à la pensée sociale de l'Église catholique*. Desclée de Brouwer, Paris 2008, 248 p.

Dagens Claude, *Méditation sur l'Église catholique en France : libre et présente*. Cerf, Paris 2008, 150 p.

Debray Régis, *Un candide en Terre sainte*. Gallimard, Paris 2008, 454 p.

Gentil-Baichis Yves de, Xavier Thévenot, *Passeur vers l'autre, passeur vers Dieu*. Desclée de Brouwer, Paris 2008, 208 p.

Godo Emmanuel, *Nerval ou la raison du rêve*. Cerf, Paris 2008, 192 p.

Gordon-Lennox Jeltje, *Mariages. Cérémonies sur mesure*. Labor et Fides, Genève 2008, 236 p.

Grün Anselm, *La foi des chrétiens. Pour un authentique dialogue interreligieux*. Desclée de Brouwer, Paris 2008, 202 p.

Hillard Pierre, *La marche irrésistible du nouvel ordre mondial. L'échec de la tour de Babel n'est pas fatal*. François-Xavier de Guibert, Paris 2007, 168 p.

Hubaut Michel A., *Ne désespère jamais*. Desclée de Brouwer, Paris 2008, 210 p.

La Guérivière Jean de, *Les bons Pères*. Seuil, Paris 2008, 336 p.

Lourie Richard, *La haine des tulipes*. Noir sur Blanc, Lausanne 2008, 168 p.

Lubac Henri de, *Sur les chemins de Dieu*. Cerf, Paris 2006, pp. XXXIX + 402.

Morin Edgar, *La Méthode T.I. 1. La Nature de la Nature. 2. La Vie de la Vie. 3. La Connaissance de la Connaissance*. Nouvelle éd., Seuil, Paris 2008, 1556 p.

Morin Edgar, *La Méthode T.II. 4. Les Idées. 5. L'Humanité de l'Humanité. 6. Ethique*. Nouvelle éd., Seuil, Paris 2008, pp. 1557-2502.

Philippe Isabelle, *Guide médical des espaces sauvages. Manuel de médecine pratique pour le sport et le voyage*. Olizane, Genève 2008, 322 p.

Requedaz Sabrina, *Cap-Vert, loin des yeux du monde*. Olizane, Genève 2008, 318 p.

Romanens Marie, *Le divan et le prie-Dieu. Psychanalyse et religion*. Nouvelle éd., Desclée de Brouwer, Paris 2008, 320 p.

Roud Gustave, *Correspondance 1936-1974*. Association des amis de Gustave Roud, Lausanne et Carrouge 2008, 140 p.

Sartre Victor, *Mémoires. Pour l'histoire à Madagascar... (1933-1990)*. Ambozontany/Karthala, Antananarivo/Paris 2008, 248 p.

Valadier Paul, *La morale sort de l'ombre*. Desclée de Brouwer, Paris 2008, 400 p.

Veyne Paul, *Foucault, sa pensée, sa personne*. Albin Michel, Paris 2008, 220 p.

Viredaz Aline, *Là où je vais. Récit*. Labor et Fides, Genève 2008, 188 p.

Zordan Davide, *Connaissance et mystère. L'itinéraire théologique de Louis Bouyer*. Cerf, Paris 2008, 812 p.

XXX, *Odes de Salomon*. Migne, Paris 2008, 108 p. [41646]

Dis-moi que tu m'aimes

D'habitude, je déteste les lundis. Mais celui-là, je l'aime. Il faut dire qu'il est très spécial, avec son goût de dimanche prolongé, donnant l'impression d'un jour entre parenthèses, volé au continuum temporel.

Lundi de Pentecôte, donc. Un grand silence plane sur la ville, habitée seulement par le chant de milliers d'oiseaux. Même les pompiers, dans leur caserne de l'autre côté de la rue, somnolent. En cet étrange lundi béni, rien ni personne ne vient troubler leur quiétude et la nôtre : ni incendie ni inondation, ni explosion de gaz ni ascenseur en panne, ni félin coincé dans une gouttière. De toute évidence, l'Esprit saint joue les prolongations. Ce qui est tout à fait dans sa manière, d'ailleurs. Lui qui n'attend pas les indications du calendrier pour commencer ou pour s'arrêter de souffler. Lui qui souffle en continu sur les gens et les choses, sans s'inquiéter de l'ère.

Lundi lumineux. Soleil vainqueur. Seule au monde, je me promène parmi les rues de mon quartier, admirant le vert anis des arbres et le bleu céruléen du ciel. Vert et bleu. Deux couleurs qui ne vont pas ensemble, ai-je appris dans mon enfance - jusqu'à ce que la nature et mes pinceaux de peintre me prouvent le contraire. Tant de choses apparemment contradictoires vont ensemble en ce bas monde. Soudain, une affiche rose comme l'enfance attire mon regard. Collée sur une vitrine, elle annonce une exposition dont le titre me va droit au cœur : « Dis-moi que tu m'aimes, même si ce n'est pas vrai. » Un titre assorti d'un commentaire au stylo feutre, griffonné par une main anonyme : « Mensonge ! Si ce n'est pas vrai, c'est un mensonge ! »

Pfff. Voilà ce qui s'appelle enfoncez une porte ouverte. Tout le monde le sait bien, que le contraire de la vérité est le mensonge. Du moins en général. Le problème, c'est que si on attend d'aimer vraiment pour dire « je t'aime », on ne le dira jamais. C'est pourquoi il vaut peut-être mieux le dire, même si c'est faux ou pas (encore) tout à fait vrai. Hormis l'absence d'amour lui-même, il n'y a rien de pire que l'absence de mots d'amour.

J'en sais quelque chose. J'ai connu un homme incapable de dire « je t'aime ». J'ignore si c'était parce qu'il était lucide et mesurait l'immensité de la tâche ou si c'était par peur d'être cru et piégé. N'empêche, il ne prononçait jamais les mots fatidiques, et je le regrette encore, si longtemps après. Dans sa bouche, ces mots auraient pris un relief saisissant, essentiel, et ils auraient pesé lourd dans la vie de celle qui l'aimait désespérément.

D'un autre côté, les mots d'amour ne sont pas des paillassons. Il faut les traiter avec respect et modération si l'on ne veut pas que la routine les décoloire. L'usage émousse tout, même les lames les plus acérées. A nous gaver de « je t'aime », chantés, clamés ou susurrés dans toutes les langues de la terre, la culture populaire actuelle nous en lasse. La palme étant remportée par certaines séries télévisées « cucul la praline », dont les héros ne cessent de se déclarer leur amour en tombant dans les bras les uns des autres et en versant des larmes à tout bout de champ.

Cela ne signifie pas pour autant que les amoureux qui passent leur temps à se murmurer ces doux mots mentent. Ou que l'humanité, qui use et abuse de la déclaration d'amour, mente. Je pense plutôt qu'elle pose ainsi un acte de foi.

Dire « je t'aime », en effet, c'est dire que l'amour existe. Qu'on y croit. Qu'on l'espère. Qu'il est capable de tenir Parole. Et de rimer avec toujours - définitivement.

Gladys Théodoloz





Notre-Dame de la Route

Centre spirituel de formation et de réflexion

Exercices Spirituels

Retraite individuellement guidée

06 - 13 juillet ~ di 18h00 - di 13h00
avec *Bruno Fuglistaller sj*

Session d'accompagnement psycho-spirituel inspirée par l'approche de Pierre Guérig sj

7 - 11 juillet ~ lu 10h00 - ve 16h00
avec *Rosette Poletti, psychothérapeute*

Retraite itinérante

12 - 19 juillet ~ sa 18h00 - sa 13h00
avec *Beat Altenbach sj, Georges Lugon, chef du course*

Retraite ignatienne : Lire l'évangile de Marc

19 - 25 juillet ~ sa 18h00 - ve 13h00
avec *Jean Raison sj*

Retraite individuellement guidée pour étudiants et jeunes professionnels

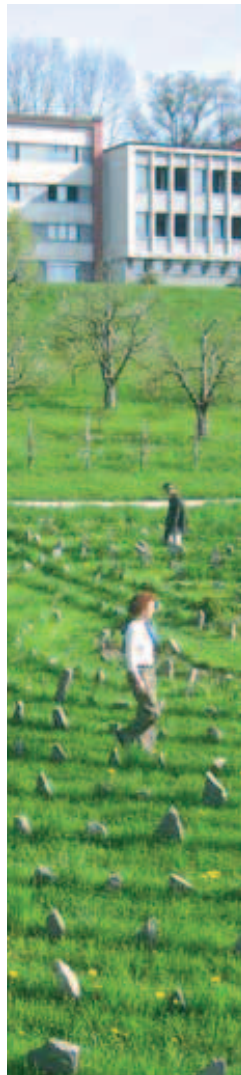
26 juillet - 2 août ~ sa 18h00 - sa 13h00
avec *Beat Altenbach sj*

Retraite ignatienne : « Je vous donne ma paix. »

10 - 16 août ~ di 18h00 - sa 09h00
avec *Louis Christiaens sj, Geneviève Boyer, Sophie Rohmer, accompagnatrices*

Exercices spirituels de 30 jours

31 août - 30 sept. ~ di 18h00 - ma 13h00
avec *Bruno Fuglistaller sj*



Haltes Spirituelles

Du mystère de Dieu au mystère de l'Homme

04 - 06 juillet ~ ve 18h00 - di 17h30
avec *Henri Boulad sj*

« Dans le monde mais pas du monde »

22 - 24 août ~ ve 18h00 - di 13h00
avec *Pierre Emonet sj*

Bible

Les Symboles

16 - 21 août ~ sa 16h00 - je 16h00
avec *Jean-Bernard Livio sj, Abbé Maurice Queloz*

Voyage en Terre Sainte

22 octobre - 4 novembre ~ ma - di
avec *Jean-Bernard Livio sj*

Psychologie

Session PRH de base : « Qui suis-je ? »

- La personnalité : un dynamisme puissant

25 - 29 août ~ lu 09h30 - ve 18h00
avec *Madeleine Moreau, animatrice PRH*

Guérison de l'enfant intérieur

29 - 31 août ~ ve 09h30 - di 16h00
avec *Rosette Poletti, psychothérapeute*
(Inscription chez Formation-Transformation - email : ftransform@freesurf.ch, tél. 021 / 843 38 28)